

Vers une nouvelle conception des valeurs Apport de la psychologie à la criminologie des valeurs

Francyne Goyer-Michaud and Christian Debuyst

Volume 6, Number 1, January 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/017026ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/017026ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0065-1168 (print)

1718-3243 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Goyer-Michaud, F. & Debuyst, C. (1973). Vers une nouvelle conception des valeurs : apport de la psychologie à la criminologie des valeurs. *Acta Criminologica*, 6(1), 67–146. <https://doi.org/10.7202/017026ar>

Article abstract

TOWARD A NEW CONCEPT OF VALUES : PSYCHOLOGY'S CONTRIBUTION TO VALUE CONCEPTS IN CRIMINOLOGY

The present article introduces a new style of presentation to our review. It was not written by a team, but is the beginning of a dialogue between authors. Part Three by Christian Debuyst is a commentary on the first two sections written by Francyne Goyer-Michaud, which bear on values in psychology and on the elaboration of a new concept of values and its application to juvenile delinquency.

Using the guiding theory developed by Spranger and Allport, in which values are defined as the motivations which predispose behaviour, a new concept of values is established — « motivational » values. There would be intermediary values between the individual and the world of values to which he adheres which induce both his values and his non-values, and which receive their power to do so from one of the well-known motivations — anxiety. It became possible, then, to attach to motivating values a typology based on anxiety. In this way, we infer that there are four types of motivating values resulting from anxiety : hedonistic anxiety where behaviour is guided by both the search for pleasure and escape from unpleasantness ; other-directed anxiety which is the fear of losing the love of one's peers ; authority-oriented anxiety, which is fear of the disapproval of authority figures ; and last, integral anxiety, where one fears a lowering of self-esteem. A study of the characteristics of young delinquents made it possible to establish the hypothesis that, in comparison with their socially integrated peers, they were more susceptible than the latter to the first two types of anxiety, and less susceptible to the other two.

Along with the formulation of this new concept, the various methods used in measuring the values were studied to select the one that seemed the most suitable for the problem in question.

Christian Debuyst bases his critical view of the study of values on four questions that came to mind after reading the text of Francyne Goyer-Michaud. The first concerns the concept of values itself. He believes a differentiation must be made between functional values and true values, and that the motivational values developed by Francyne Goyer-Michaud apply only to the first. He next reflects on anxiety as a source of values, advancing the theory that fear constitutes the motivation of a rather elementary morality which, though it never completely disappears, must eventually be replaced by a higher morality where others are seen as a value.

After thinking about the concepts of personality which underlie the type of adherence to values, he recognizes two presuppositions in the theory of the personality serving as the basis for the idea of values proposed by Francyne Goyer-Michaud : psychic economy leading to a reduction of tension, a completely Freudian concept, and a very sociological definition of the socialization process. What we have learned from the study of animal psychology, however, leads him to believe that everything cannot be explained by the search to reduce tension. We must therefore reach a theory of personality in which the attitude which an individual adopts towards a valued object is not dictated by the group nor by its sanction, but derives directly from the link that is established with the object he perceives to be a value.

Finally, discussing the importance of this in its relation to criminology, he arrives at the three following conclusions : 1) the delinquent act cannot be looked upon as solely the breaking of a rule, but as the realization of a value — in this case the group, which is very demanding and requires submission. 2) Most of the time, delinquents show deficient attachment to values and that attachment is merely functional. 3) At the treatment level, in order to have delinquents adhere to true values, we must give them access to experiences that are significant and motivating.

**VERS UNE NOUVELLE
CONCEPTION DES VALEURS
APPORT DE LA PSYCHOLOGIE
À LA CRIMINOLOGIE DES VALEURS**

Francyne Goyer-Michaud et Christian Debuyst

PLAN GÉNÉRAL

Introduction	69
Première partie : les valeurs en psychologie	70
A. La notion de valeur	70
B. La mesure des valeurs	82
Deuxième partie : vers une nouvelle conception des valeurs et son application à la délinquance	86
A. Vers une nouvelle conception des valeurs	86
B. L'application du concept de valeurs motivantes en- gendrées par l'anxiété à la délinquance juvénile	95
Troisième partie : perspective critique de l'étude des valeurs	111
A. La notion de valeur	112
B. L'anxiété comme source des valeurs motivantes	117
C. Les conceptions de la personnalité qui sous-tendent le mode de rattachement aux valeurs	122
D. L'importance de ce débat dans la problématique criminologique	130
Appendice	135
Bibliographie	136

INTRODUCTION

Si l'on accepte que Flugel (1945) avait raison en affirmant que la psychologie occupe une place de choix parmi toutes les sciences qui veulent régner sur le monde des valeurs, son assertion justifie amplement l'action que nous avons entreprise. En effet, fidèles, croyons-nous, à la pensée de ce maître, nous avons voulu prendre cette discipline comme point de départ, mais en lui faisant déborder ses frontières pour lui demander d'alimenter une réflexion plus globalisante, de type criminologique. C'est ainsi que cette étude, tout en étant le reflet de la démarche intellectuelle de ses auteurs, comprendra trois parties centrales dont la première portera sur les valeurs en psychologie, alors que la seconde sera consacrée à l'élaboration d'une nouvelle conception des valeurs et à son application à la délinquance. Quant à la dernière, elle aura pour thème une perspective critique de l'étude des valeurs.

Mais, auparavant, il nous faut préciser que cet article conjoint inaugure un nouveau genre de présentation dans les cadres de cette revue qui en est encore à ses premières années d'existence. Il ne s'agit pas d'un travail commun au sens où on l'entend habituellement, mais d'une amorce de dialogue entre deux auteurs qui, chacun d'eux l'espérant fortement, saura se poursuivre. La dernière partie que nous devons à Christian Debuyst est donc une réflexion qui porte sur les deux premières sections rédigées par Francyne Goyer-Michaud, et marque un début d'échange sur un sujet trop exploité pour être bien connu.

PREMIÈRE PARTIE

LES VALEURS EN PSYCHOLOGIE

Si les psychologues, à l'instar d'autres collègues de sciences humaines, ont effectué des recherches expérimentales sur les valeurs, ils ont aussi, et c'est probablement leur apport le plus substantiel comparé à celui de ces derniers, tenté de systématiser les conceptions générales qu'ils s'en font. Quelles théories axiologiques ont-ils développées ? Comment parvient-on à la mesure des valeurs ? C'est à ces deux questions que nous essaierons maintenant d'apporter une réponse.

A. LA NOTION DE VALEUR

Tisdale (1961) a effectué un excellent recensement des principales théories psychologiques relatives aux valeurs et les pages qui vont suivre s'en inspirent largement. Pour fin de clarté, il isole cinq tendances centrales autour desquelles gravitent les auteurs. Sans nier le tribut qu'ils doivent souvent à certains philosophes, Kant et Hegel entre autres, nous nous en tiendrons strictement à leur propre formulation.

Le premier groupe, composé de Maslow, Goldstein, Murphy et Fromm, considère les valeurs comme des besoins à fondement somatique.

Le représentant le plus illustre de cette théorie est très certainement Maslow dont on peut dire que tout le travail « est motivé par le désir de construire une psychologie des valeurs » (Tisdale, 1961, p. 48). En effet, non seulement fait-il équivaloir les valeurs à des besoins ou à des gratifications de besoins ou à des capacités, mais encore avance-t-il que les valeurs sont des besoins tant

physiologiques que psychologiques dont il importe de combler les déficiences pour éviter la maladie, besoins qu'il qualifie de fondamentaux, c'est-à-dire de biologiques (Maslow, 1959a).

Ces besoins sont reliés les uns aux autres selon un ordre de hiérarchie et de développement, de force et de priorité que Maslow (1954 : voir Tisdale, 1961) avait déjà identifié comme allant du purement physiologique jusqu'à l'auto-actualisation, cette possibilité de devenir ce que chacun peut virtuellement être, en passant par les valeurs regroupées sous la sécurité organique, l'amour et l'estime. Ils représentent tous des échelons qui, suivant la terminologie des auteurs, mènent à l'actualisation de soi, à l'autoréalisation, à l'intégration, à la santé mentale, à l'autonomie, bref à une valeur ultime qui est l'accomplissement total de l'homme. Mais en même temps qu'ils sont des échelons, ils sont aussi des buts qui dominent lors de certaines périodes de vie et qui finissent par céder leur place à une valeur dite supérieure. Ainsi, la sécurité, tout en étant un besoin plus fort, plus pressant, plus vital et qui apparaît plus tôt que l'amour, n'en perdra pas moins sa suprématie, à un moment donné, au profit de ce dernier et ainsi de suite jusqu'à l'obtention de la valeur absolue qui se confond avec la vie elle-même (Maslow, 1959a).

En plus d'être soumises à une progression verticale, les valeurs sont également combinées, sur le plan horizontal, selon qu'elles sont communes ou idiosyncratiques. Les premières seraient les besoins fondamentaux, décrits plus haut, partagés par l'humanité entière, alors que les secondes seraient particulières à chaque individu, les différences constitutionnelles engendrant des préférences quant aux modes de relations avec le soi (*self*), la culture, le monde. Telle une personne musclée qui se doit d'utiliser ses muscles pour s'actualiser, pour éprouver un sentiment subjectif d'harmonie (Maslow, 1959a).

Toutefois, ces deux catégories se chevauchent partiellement dans une autre classification, celle où Maslow oppose les valeurs de l'être (*B-values* où B signifie *Being*) aux valeurs déficientes (*D-values* où D signifie *Deficiency*) (Maslow, 1959b). À ce moment, il nous faut parler des « expériences culminantes », chères à Maslow, qui surviennent lorsque des besoins fondamentaux ont été gratifiés et qu'il décrit (1959a) comme « de pures délices, parfaites en elles-mêmes... que nous nous rappelons toujours, dont le souvenir nous nourrit et nous soutient en période de stress »

(p. 124). Si donc au moment de ces expériences, on peut parvenir à une perception dénuée de toute relation avec l'agent qui perçoit, à une connaissance de l'être en soi, les valeurs perçues seront celles de la réalité. Qu'il nous suffise de nommer ici la perfection, la beauté, la bonté, l'unicité. Si, au contraire, les objets sont perçus selon des liens qui s'établissent avec celui qui perçoit, connaissance propre à la quasi-totalité des humains, les valeurs seront alors déficientes quant à leur motivation (1959b).

Il ne nous semblerait pas rendre complètement justice à Maslow si nous taisions les valeurs qu'il a retracées chez les personnes actualisées qui émergèrent des sujets qui firent l'objet de son étude de 1954. On y retrouve d'abord des caractéristiques objectivement descriptibles et mesurables que nous résumerons ici : une meilleure perception de la réalité ; une plus vaste ouverture à l'expérience ; une unité accrue de la personne ; une spontanéité plus grande ; une identité ferme ; une objectivité plus élevée ; la reprise de la créativité ; l'aptitude à joindre le concret et l'abstrait ; une structure de caractère démocratique ; la capacité d'aimer. S'y ajoutent des confirmations subjectives de croissance comme la joie de vivre, le bonheur, la sérénité, le sens des responsabilités, le sentiment de confiance de pouvoir affronter l'anxiété et les problèmes (1959a). Toutes valeurs réelles des meilleurs des humains et non ce qu'elles devraient être.

Goldstein (1959) se refuse à considérer les valeurs comme des caractéristiques secondes attribuées à des objets, des personnes ou des actions à l'aide de jugements basés sur des concepts déterminés par les facteurs extérieurs, par des convictions sociales, religieuses, métaphysiques ou scientifiques. Bien au contraire, elles sont l'être¹ tel que le révèle l'autoréalisation et c'est pourquoi il est indispensable d'étudier l'essence de l'homme pour en découvrir la nature. À leur sujet, il dit qu'il les « ressent comme quelque chose de défini, d'absolu, d'essentiel à la vie de l'homme, à son existence » (p. 178). Cette dernière ne désigne pas la survie, si importante soit-elle, mais plutôt « la réalisation de l'individu, de sa nature intrinsèque², l'accomplissement harmonieux de toutes ses capacités » (p. 179), bref ce qu'il tente d'actualiser.

Partant de cette hypothèse, les valeurs seraient des moyens grâce auxquels on atteint la réalisation de soi. Au lieu de voir quels sont ces moyens, Goldstein préfère chercher un critère qui

1. Souligné dans le texte.

2. Souligné dans le texte.

permette de postuler que telle chose est une valeur, espérant par là faire échec à l'aspect d'incertitude et de relativité trop souvent rattaché aux valeurs. Fondant sa réflexion sur sa pratique professionnelle en tant que médecin, il centre sa thèse sur la « signification essentielle du phénomène santé pour l'autoréalisation de l'homme » (p. 179), en ce que le premier garantit la seconde.

On ne saurait trop souligner l'importance que revêt la santé dans cette théorie. C'est la 4^e valeur, le prototype des valeurs grâce auquel toutes les autres, comme les croyances religieuses ou les organisations sociales adéquates, deviennent compréhensibles. La santé est reliée à cette attitude mentale qui pousse l'homme à valoriser ce qui est vital pour lui, à s'actualiser à un degré qui, pour lui du moins, est nécessaire, à s'autoréaliser, c'est-à-dire à vivre en état de concordance avec ses propres capacités et les demandes qui lui parviennent du monde extérieur. Cet état ne s'acquiert pas sans renonciation, ni courage, ni souffrance parfois, mais lorsqu'il y parvient, l'homme le vit comme une expérience saine. « La valeur ne se réfère donc pas à un contenu précis mais à cette expérience d'équilibre entre la nature d'un individu et son monde » (p. 181).

Murphy (1937, 1947, 1958 : voir Tisdale, 1961), pour sa part, est un des rares psychologues qui, avec Bulher (1962), se préoccupe du développement des valeurs. Des trois groupes de facteurs déterminants qui constituent la base de sa théorie biosociale du développement de l'individu, à savoir la constitution, l'interaction organisme-milieu et le conditionnement et la canalisation, il ne retient que le dernier pour l'appliquer aux valeurs.

Le conditionnement, ce processus par lequel un stimulus n'arrive à pouvoir susciter une réponse qu'après maintes présentations et associations avec un excitant biologiquement adéquat, pourvoit aux choix des symboles qui expriment une valeur, bien qu'il puisse facilement changer ou s'éteindre. Quant à la canalisation, elle est un mécanisme par lequel une pulsion, grâce à des expériences répétées, tend à être satisfaite par des objets et des réponses spécifiques. Elle définit ce que sont les valeurs et assure, de concert avec de fréquents renforcements de conditionnement, leur continuité. Si elle n'est jamais sujette à l'extinction, elle n'en risque pas moins d'être mise au rancart ou d'être déplacée par d'autres canalisations.

3. Souligné dans le texte.

4. Souligné dans le texte.

La force des canalisations établies, c'est-à-dire des valeurs, dépend de deux facteurs qui donnent chacun naissance à des valeurs communes et personnelles. Le premier, composé des préférences de l'organisme, qu'elles aient été ou non sélectionnées au départ, laisse supposer que certains besoins sont propres à l'humanité, alors que d'autres sont spécifiques à certains individus. Le second, constitué par la fréquence relative des occasions d'apparition de réponses spécifiques est culturellement déterminé et permet de croire à l'existence de valeurs qui assurent et l'uniformité à l'intérieur des cultures et la diversité entre elles.

Il s'avère plus difficile, pour ne pas dire impossible, de cerner complètement la théorie axiologique de Fromm car elle prête flanc à des incohérences (Tisdale, 1961). Aussi, avons-nous choisi, au risque d'en donner un aperçu quelque peu partiel, mais dans l'intérêt d'un lecteur qui ne serait pas très familier avec ses écrits, de nous en tenir à l'article qu'il a publié dans *New Knowledge in Human Values* (1959) et qui est en quelque sorte une reprise d'un chapitre de *The Sane Society* (1955).

Fromm y prétend qu'on ne peut découvrir les valeurs que si l'on cherche à connaître les conditions spéciales de l'existence humaine et les besoins qui y prennent racine, car en dehors de celle-là, il n'y a point de valeurs.

Si l'on s'attarde à l'étude de ces conditions, on y découvre tout d'abord la solitude dont l'homme doit s'échapper pour sauvegarder sa santé mentale. Il y parvient moins par la domination ou la soumission que par l'amour qui possède cette propriété d'assouvir également des besoins d'indépendance et d'intégrité. Par ailleurs, l'homme se doit de dépasser sa situation de créature passive, projetée dans le monde sans son consentement. Il y réussira en devenant lui-même créateur : créateur d'êtres humains, d'objets matériels, d'œuvres d'art, d'idées, sinon, destructeur. De plus, par une relation active et créatrice avec le monde et l'expérience de solidarité qui s'ensuit, il comblera son besoin d'enracinement tout comme il comblera celui de l'identité en se sentant lui-même l'auteur de ses actions. Enfin, l'homme éprouve la nécessité d'un schème d'orientation aussi bien intellectuel qu'affectif. Le premier s'acquiert à deux niveaux : tout d'abord, par la possession pure et simple d'un cadre d'orientation quel qu'il soit, quelle qu'en soit la véracité ou la fausseté, telle la croyance en un dieu de la pluie ou en un animal totémique ; puis, par la possession d'un cadre

d'orientation qualifié de rationnel, qui tienne compte de la réalité et qui permette d'étreindre le monde de façon objective. Le second s'obtient par un objet de dévotion, variable selon les différentes religions, mais qui donne toute sa signification à l'existence humaine.

① Sans rejeter les assises biologiques des valeurs, les représentants du deuxième groupe, soit Spranger et Allport, font ressortir leur nature motivationnelle et s'intéressent aux réseaux (sets) de prédispositions du comportement.

Pour Spranger (1924 : voir Tisdale, 1961), le terme de valeur comporte trois acceptions. La première est relative à l'essence même des valeurs et aux catégories générales qu'il a identifiées, telles les valeurs économiques, esthétiques et autres. La seconde se rapporte à la réalisation de la valeur dans un objet réel, de sorte que son essence « apparaît » dans cet objet. La troisième, à laquelle il se réfère le plus souvent, concerne elle aussi la réalisation de la valeur, mais chez un sujet psychologique réel, cette fois, de sorte que la valeur n'a de véritable existence que dans un contexte psychique.

C'est donc ainsi que Spranger parle le plus souvent des valeurs comme d'une expérience ou d'un acte de valeur, les apparentant fortement aux actes mentaux. Tout comme eux, elles comportent une signification, prennent forme dans la pensée et peuvent subir la même catégorisation, toutefois hiérarchique, à savoir : économiques ; puis esthétiques et théoriques ; politiques et sociales par la suite ; et, enfin, religieuses. Ce sont d'ailleurs ces mêmes six valeurs qui constituent les fondements du célèbre test que Allport et Vernon ont mis au point en 1931 et qui est maintenant connu sous le nom de Allport *et al.* (1960). Il est à remarquer qu'en général, les classes de valeurs sont autosuffisantes, mais que les valeurs politiques et sociales ne sont complètes que grâce à la présence d'autres individus ou d'autres groupes.

Les notions de valeurs et d'actes mentaux sont si voisines qu'il ne serait pas exagéré de dire que les seconds sont la réalisation des premières, en ce sens qu'il existe des dispositions connexes à percevoir et à agir d'une certaine façon. Elles déterminent et le caractère et le comportement de l'individu ; elles influencent et la direction de sa vie et chacune de ses expériences. Bien qu'elles ne soient habituellement ni conscientes ni formulées, on

peut les déceler quand on les extrait du comportement dans leur « pure forme ».

Bien que Allport (1937) ait critiqué quelque peu la théorie de Spranger en affirmant que les types qu'il avait proposés étaient des exagérations, qu'il avait trop idéalisé la nature humaine et qu'il avait négligé des valeurs qui s'avèrent fondamentales chez certaines personnes, comme les valeurs hédoniques ou sensuelles, il n'en a pas moins convenu qu'elle offrait un excellent point de départ à des recherches expérimentales.

C'est pourquoi, dès 1931, avec son collaborateur Vernon, il avait résumé les six catégories de valeurs mises au jour par Spranger. L'homme pratique, intéressé par tout ce qui est utile, telle la production ou la consommation des biens, personnifie la valeur économique. Quant à l'individu dominé par l'esthétisme, il valorise la forme et l'harmonie ; il juge selon la grâce, la symétrie et l'adéquation. L'intérêt premier du théoricien est la découverte de la vérité. Adoptant une attitude cognitive, il cherche à observer et à raisonner. Il s'astreint à ordonner et à systématiser ses connaissances. L'homme politique, pour sa part, se caractérise par son désir de pouvoir, d'influence et de renommée. L'être social est bon, sympathique et généreux. Il aime les autres et les estime en tant que fins et non en tant que moyens. La valeur religieuse, elle, se confond avec l'unicité. Celui qui subit son emprise est mystique. Il cherche à comprendre la totalité du cosmos et à s'y rattacher.

Soucieux surtout de traduire en termes empiriques la doctrine élaborée par Spranger et l'approuvant presque d'emblée, Allport a donc peu développé sa propre théorie axiologique. Mais il ressort très nettement de son livre de 1937 que les valeurs, tout comme les sentiments, les intérêts, les inclinations, les goûts, les traits, les ambitions, les attitudes sont des motivations et, qui plus est, des motivations qui ne sont pas données aux nouveau-nés mais qui sont des marques distinctives de la personnalité adulte.

Selon Allport (1937), le rapport entre la valeur et l'intérêt est très étroit et les deux termes sont facilement synonymes. Ainsi, il affirme que :

Une fois qu'un système d'intérêt s'est formé, il ne crée pas seulement une condition de tension qui peut être rapidement éveillée, entraînant une conduite qui satisfait en quelque sorte cet intérêt, mais il opère aussi comme un agent silen-

cieux face à la sélection et à l'orientation de tout comportement relié à cet intérêt (p. 201).

Mais pour illustrer ce qu'il avance à propos des intérêts, l'exemple qu'il apporte met en cause une valeur. En effet, il nous dit avoir prouvé, grâce à des expériences où l'on utilisait des tests d'association de mots, que les personnes chez qui la valeur esthétique primait, répondaient plus vite à des stimuli se rapportant à cette valeur qu'à d'autres mots.

S'il fallait schématiser sa pensée, on pourrait avancer que Allport, tout comme Spranger, assimile des valeurs à des motivations. Elles sont des prédispositions qui entrent en action avant même qu'une conduite prenne place ; elles ne font pas seulement la diriger, mais elles président aussi au choix du comportement et lui fournissent sa pulsion.

Sans nier, eux non plus, les bases biologiques des valeurs, les tenants du troisième groupe insistent sur le fait qu'elles n'apparaissent que lorsque des situations critiques requièrent l'expression d'un choix.

Ainsi, Dewey (1916, 1930, 1939 : voir Tisdale, 1961) considère les valeurs comme une des sortes de jugements pratiques posés lorsque différents désirs entrent en conflit, ce qui nécessite une prise de décision. S'il les situe dans la lignée des moyens et des fins, il ne faut pas perdre de vue qu'il ne s'agit là que d'un cheminement temporel. En effet, il s'oppose à l'image classique des moyens perçus comme des instruments indispensables à l'obtention d'une fin qui équivaldrait au but final. Pour lui, cette dernière n'est que l'aboutissement temporel d'une série d'actions antérieures que sont les moyens. Elle met fin à la délibération et constitue un moment critique qui a sa place dans l'action.

Pour Woodruff (1949 ; Woodruff et DiVesta, 1948), les valeurs relèvent du désiré, en ce sens que le choix d'une ligne d'action est fonction des préférences.

Tout individu cherche le bien-être mais cette notion relève de ses concepts et, en particulier, de ses concepts de valeur. Son comportement sera dirigé par la satisfaction des besoins qu'il juge essentiels à son bien-être, ce dernier pouvant inclure celui des autres dans la mesure où il les aura découverts.

Valeur et bien-être sont si inextricablement unis que la première est une condition généralisée dont chacun sent l'import-

tance de l'effet sur le second. De plus, elle sera qualifiée de positive si certains objets ou certaines conditions ont semblé contribuer au bien-être recherché, alors qu'elle sera considérée comme négative si elle l'a entravé. Il faut aussi ajouter qu'il existe des valeurs dites neutres parce qu'elles ne concourent ni ne nuisent au but que l'on s'est fixé.

Mais, dans un même souffle, la valeur est aussi inséparable du comportement. La preuve en est que l'individu qui valorise la vie familiale, non seulement la valorise plus que tout, mais agira de façon à en avoir le plus possible, et ce, à un degré plus élevé que toute autre chose.

Pour Morris aussi (1956), le monde des valeurs est celui du comportement préférentiel. À cet effet, il distingue trois sortes de valeurs. Les premières, dites opérantes, sont des tendances ou des dispositions à préférer une sorte d'objet plutôt qu'une autre ; elles font appel au préféré. Les secondes sont qualifiées de conçues parce qu'elles font référence à une conception du préférable. Elles impliquent une prédilection pour un objet symboliquement désigné et le comportement qu'elles suscitent devrait tirer son orientation de l'anticipation des résultats. Tel l'alcoolique qui, prévoyant les conséquences de l'abstinence, estimerait préférable de ne plus boire. Enfin, les dernières, que Morris nomme « objets » parce qu'elles sont relatives aux propriétés de l'objet, se confondent avec le préférable, sans tenir compte si celui-ci est en fait préféré ou conçu comme préférable, et comportent un caractère d'obligation. Ainsi, le diabétique qui, tout en éprouvant un goût irrésistible pour certains aliments formellement interdits, s'abstient d'en manger.

Contrairement à Richard (1968) qui classait Bulher dans le premier groupe de théoriciens identifié par Tisdale, il semble qu'il faille plutôt la rattacher à ce mouvement-ci de pensée. À l'instar de Dewey, Morris et Woodruff, loin de méconnaître les attaches organiques des valeurs, elle les investit surtout d'une puissance préférentielle.

Dans son volume *Values in Psychotherapy* (1962), Bulher distingue les valeurs des conflits, des potentiels et des problèmes de valeurs. Les premières sont des préférences à base de sélection qui tirent leur origine de n'importe lequel des niveaux de la personnalité, qui sont reliées au soi (*self*) phénoménal, lui-même fonc-

tion consciente du moi. Elles sont des buts, sinon actuels, du moins potentiels, toujours qualifiés de préférés.

Selon cet auteur, il existerait deux types de valeurs : les préférences factuelles et les préférences normatives. Les premières sont intrinsèquement liées au choix que l'individu pose conformément aux besoins de sa personnalité. En plus d'être acquises et apprises, elles peuvent prendre racine dans les « inclinations naturelles », comme le goût pour certains aliments ou certaines activités, le désir de plaire, et bien d'autres. Les secondes sont groupées sous le dénominateur commun de l'« intention constructive » qui se définit par une direction active axée sur la réalisation du futur le plus avantageux. Leurs sources sont surtout culturelles ou sous-culturelles. Un exemple en serait l'honnêteté qui, dans la plupart des sociétés, est hautement valorisée à cause de son orientation ultime vers ce qui apparaît comme étant le plus profitable.

Les conflits de valeurs surgissent précisément lorsque les valeurs factuelles qui répondent à des besoins individuels ne coïncident pas ou sont en contradiction avec les valeurs normatives. Les problèmes de valeurs naissent, eux, lorsque la désirabilité d'un objet ou d'un objectif est mise en jeu.

Ces conflits et ces problèmes de valeurs, bien qu'inévitables, sont actuellement très fréquents. Bulher y voit au moins deux causes possibles : d'une part, le vaste choix d'objets valorisables et, d'autre part, le doute face aux systèmes de valeurs traditionnels.

Quant au potentiel de valeurs, il se confond avec l'identité que possède un individu à chacun des stades de son développement. C'est l'éventail des valeurs qu'il peut englober, compte tenu de l'équilibre et de l'intégration de ses tendances de base.

En faisant équivaloir les valeurs normatives à des croyances, Bulher s'apparente aussi aux auteurs que Tisdale (1961) a réunis sous une quatrième rubrique : celle des concepts et des croyances. Bien que quelques psychologues, tels English et English, Trow, définissent les valeurs de cette façon, aucun n'a élaboré de théorie basée sur cette notion. Elle est, cependant, très exploitée par les sociologues et les anthropologues. À titre d'exemple, et à cause même de la popularité dont elle jouit dans ces disciplines, qu'il soit permis d'inclure la définition que Kluckhohn (1951) donne de la valeur : « Une valeur est une conception, explicite ou implicite, distinctive d'un individu ou caractéristique d'un groupe, du dési-

nable qui influence la sélection faite à partir des modes, moyens et fins disponibles de l'action » (p. 395)⁵.

Une cinquième constellation de psychologues identifie les valeurs à des relations de situation. Köhler, Lewin, Asch et Murray les considèrent, de fait, comme des fonctions de l'environnement.

Pour Köhler (1938, 1944 : voir Tisdale, 1961), la valeur est une exigence (*requiredness*) dont le domaine d'action est le champ phénoménal, monde à l'intérieur duquel tous les objets, y compris le soi (*self*) corporel, sont perçus comme des choses.

Certains éléments du champ phénoménal ne semblent pas avoir de direction, tel un morceau de papier sur une table, alors que d'autres en possèdent une, comme un intérêt. Ce sont ces derniers que Köhler a qualifiés de vecteurs, non seulement parce qu'ils sont orientés vers un point quelconque, mais parce qu'ils sont vécus comme provenant d'une partie bien définie du champ phénoménal.

Les vecteurs impliquent toujours une relation entre deux objets. Parfois, un de ces objets est le soi. Il peut alors servir ou de point de départ à la direction, comme c'est le cas pour les vecteurs d'amour ou de haine, entre autres, ou de point d'arrivée, comme lorsqu'un agent de police oblige un individu à respecter les lois. Mais il arrive aussi que le soi est absent de cette relation qui s'établit alors entre deux autres objets, ou tout réseau d'objets, du champ phénoménal. Il semble que ce soit surtout dans ces occasions que Köhler parle de valeurs. Un exemple en serait un arrangement de couleurs.

La valeur apparaît alors comme un attribut des choses elles-mêmes, et non comme le résultat d'une activité du soi. De plus, parce qu'elle est vécue entre des objets, elle possède un caractère d'exigence qui se rattache directement aux aspects structureaux ou relationnels de la situation. Enfin, cette exigence est perçue comme un attribut des choses elles-mêmes (Tisdale, 1961, p. 136).

On retrouve ainsi, au sein même de sa définition des valeurs, la notion de *gestalt* chère à Köhler.

Cette théorie a fortement influencé tant Lewin que Asch qui se sont très peu attardés, pour leur part, à l'étude des valeurs.

Lewin (1944 : voir Tisdale, 1961) retient surtout de Köhler sa théorie du champ. Pour lui, les valeurs sont des champs de

5. La pagination est celle de l'édition de 1962.

pouvoir qui ont la possibilité d'induire des champs de force, c'est-à-dire des distributions de forces dans l'espace, les forces possédant les caractéristiques des vecteurs. Les premiers champs influencent le comportement, alors que les seconds représentent des buts à atteindre. La valeur, telle la franchise, n'est pas ce que l'individu cherche à obtenir ; elle guide tout simplement sa conduite et détermine quelle sorte d'activités renferment des forces positives ou négatives, des forces d'attrait ou de répugnance, pour lui dans une situation donnée. De plus, elle est susceptible de changement, soit par processus de rééducation, soit par sentiment d'appartenance à un groupe ou à une culture qui y adhérerait (Lewin, 1948).

Asch (1952 : voir Tisdale, 1961) emprunte à Köhler le caractère d'exigence de la valeur qu'il situe dans un contexte social. En effet, l'exigence se rapporte aux demandes d'une situation sociale qui « fait naître chez l'individu un motif et une émotion, à moins qu'il ne s'agisse d'un ensemble de motifs et d'émotions, appropriés » (p. 139-140). Sa nature est fonction de l'approbation ou de la désapprobation sociale entendue au sens où un comportement donné agréé ou nuit aux autres.

Quant à Murray (1945), il assimile la valeur à la cathexis qu'il prend bien soin de distinguer du sentiment. Ce dernier, selon lui, concerne, tout comme la première, la relation qui existe entre un objet et un sujet, mais en tant que disposition de celui-ci à être stimulé par celui-là. La cathexis, au contraire, se réfère au pouvoir persistant que possède l'objet de stimuler le sujet. « C'est le pouvoir plus ou moins permanent que recèle une entité d'évoquer des réactions relativement intenses et fréquentes, positives et négatives, chez une personne » (p. 22), l'entité se définissant comme tout ce qu'il est possible d'aimer ou de haïr.

La réponse, qu'elle soit positive ou négative, est avant tout un affect, positif ou négatif, qui se traduit subjectivement par un sentiment d'attrait ou de répulsion et/ou objectivement par des réactions gestuelles ou verbales, par exemple. Mais elle est aussi une poussée (*drive*), positive ou négative, qui se manifeste subjectivement sous forme d'intention d'aller vers l'objet ou de s'en écarter, et/ou objectivement sous forme d'une tendance étalée au grand jour.

S'il y a différentes variétés de cathexis, comme l'amour, le respect, la haine, le sexe, etc., il n'en reste pas moins que les

objets positivement cathectés apportent, en règle générale, satisfaction et profit, alors que ceux qui le sont négativement entraînent mécontentement et dommage.

Que penser de toutes ces théories ? Les juger, ce sera prendre position et s'orienter vers une nouvelle conception des valeurs. Toutefois, avant d'y parvenir, nous avons préféré aborder tout de suite le problème de leur mesure car nous n'avons pas voulu dissocier une notion de valeur, toute nouvelle soit-elle, de ses possibilités de vérification empirique. C'est donc ces dernières que nous allons maintenant considérer.

B. LA MESURE DES VALEURS

Comme nous l'avancions au début de cet article, il nous a semblé opportun de ne pas nous confiner aux seuls chercheurs psychologues, mais d'élargir déjà les cadres de leur discipline. C'est pourquoi le relevé qui suit en est un des principales méthodes suggérées ou mises au point en sciences humaines pour déceler les valeurs ou ce que les auteurs appellent ainsi. Procédure qui n'amointrit en rien l'impact considérable produit par le premier test de valeurs, construit par Allport et Vernon dès 1931, sur les recherches ultérieures.

Ces techniques seront regroupées sous les thèmes suivants : le mot, la question, l'énoncé, la situation. Seront exclues de ce décompte celles qui sont basées sur l'observation du comportement (Hartshorne et May, 1928 : voir Barton, 1962 ; Maslow, 1954 ; Spiller, 1965), sur les entretiens cliniques (Adorno *et al.*, 1950 ; Maslow, 1954), sur l'analyse des données verbales (Thomas et Znaniecki, 1918-1920), tels les discours de certains grands hommes politiques (White, 1944, 1949, 1951 : voir Tisdale, 1961), de même que les considérations théoriques sur les valeurs qualitatives (Piaget, 1965).

a) Le mot

Beaucoup de chercheurs présentent une liste de mots à leurs sujets, soit pour en calculer la vitesse de reconnaissance à l'aide du tachistoscope de Dodge (Postman *et al.*, 1948), soit pour en obtenir un ordre hiérarchique. À cette fin, on demande de mettre des mots-valeurs en rang (Catton, 1954, 1956 ; Hartley, 1960 ; Thurstone, 1959), de les évaluer de façon dichotomique (Catton, 1954, 1956) ou continue (Thurstone, 1959), ou encore, on a recours aux

comparaisons pairées, qu'elles soient simples, doubles ou combinées (Carter, 1956 ; Catton, 1954, 1956 ; Richard, 1968 ; Short et Strodtbeck, 1965 ; Szabo *et al.*, 1964 ; Thurstone, 1959). Bien que cette dernière façon de faire agréée beaucoup à Barton (1962), elle a l'inconvénient de forcer les choix et de restreindre le nombre de stimuli, à cause de la formule statistique qui lui est inhérente.

b) *La question*

Pour parvenir à leurs fins, Adorno *et al.* (1950), Catton (1954), Diederich et Ekstrom (1959 : voir Barton, 1962), Dodd (1951), Dorr et Havighurst (1949), Eppel et Eppel (1962), Gillespie et Allport (1955 : voir Barton, 1962), Hartmann (1941 : voir Tisdale, 1961), Scott (1959), Stephenson (1966), Szabo *et al.* (1964), Trent (1958) optent pour la question ouverte qui laisse toute latitude à celui qui y répond. Les valeurs sont ensuite inférées par analyse de contenu.

c) *L'énoncé*

L'énoncé se révèle une technique populaire lorsqu'il s'agit de cerner les valeurs. Qu'il soit formulé de façon affirmative ou interrogative, il est toujours succinct, à l'exception des dialogues utilisés par Carter (1956) et des descriptions présentées par Morris (1956), et sujet à différents procédés.

C'est ainsi que le *Inventory of Students' General Goals in Life* (1947 : voir Barton, 1962) est basé sur la méthode des comparaisons pairées, et que Jacobs (1939 : voir Tisdale, 1961) propose de soumettre aux sujets une liste d'énoncés où ils seraient appelés à dire si des personnes physiques et morales bien spécifiées possèdent ou non les valeurs ainsi mises en relief. Gordon *et al.* (1963) adoptent un procédé semblable, quoique plus complexe, celui du différentiateur sémantique qui consiste à évaluer chacun des 17 énoncés se rapportant à quelqu'un d'autre ou à soi-même, en fonction de 13 paires d'attributs bipolaires répartis sur une échelle de sept points.

Alors que Coleman (1960) et Kohn (1959) demandent aux sujets de choisir quelques item parmi ceux qui lui sont offerts, Allport *et al.* (1960), Goldstein *et al.* (1960 : voir Barton, 1962), Kluckhohn et Strodtbeck (1961), Morris (1956), Schwartzweller (1959 : voir Barton, 1962) leur imposent de tous les disposer selon un ordre de rang.

Enfin, bien que Allport *et al.* (1960) recourent aussi à l'évaluation dichotomique des énoncés, tout comme McCord et McCord (1956), d'autres auteurs préfèrent l'estimation graduée, tels Adorno *et al.* (1950), Carter (1956), Corey (1955 : voir Tisdale, 1961), Deslauriers *et al.* (1969), Dorn (1969), Eppel (1963), Gagné (1970), Goldstein *et al.* (1960 : voir Barton, 1962), Harding (1944 : voir Tisdale, 1961), Landis *et al.* (1963), Lurie (1937 : voir Tisdale, 1961), Morris (1956), Nettler (1957), Newcomb (1943 : voir Barton, 1962), Rettig et Pasamanick (1959, 1960, 1961, entre autres articles), Scott (1965), Stern (1951 : voir Barton, 1962), Taba (1949a).

d) *La situation*

La situation, outre qu'elle est généralement moins concise que l'énoncé, a ceci de particulier qu'elle décrit un problème concret et réaliste, bien qu'hypothétique, qui comporte le plus souvent un conflit entre deux valeurs. Le sujet peut être appelé à approuver ou à condamner les gestes posés par les personnages mis en cause (Jones, 1941 : voir Barton, 1962). Toutefois, il est généralement prié de dire ce que lui-même ou un individu ou différents personnages spécifiques feraient s'ils étaient placés dans cette situation.

Dans ces cas, à l'exception de Strodtbeck (1958 : voir Barton, 1962) et de Stouffer et Toby (1951), les chercheurs fournissent une liste de solutions possibles. Il s'agit alors d'indiquer directement un ou quelques choix (*Cooperative Study of Evaluation in General Education*, 1953 : voir Barton, 1962 ; Grace et Grace, 1952 ; Woodruff, 1942 : voir Tisdale, 1961), ou de disposer ces solutions suggérées selon un ordre de rang (Harding, 1944 : voir Tisdale, 1961 ; Wickert, 1940 : voir Tisdale, 1961) ou, enfin, de les évaluer selon la méthode des comparaisons paires (Woodruff, 1942 : voir Tisdale, 1961).

Poussant plus à fond dans le domaine des motivations, McCord et McCord (1960) demandent aux sujets d'écrire ce pourquoi ils ont opté pour tel dénouement parmi les deux qui leur étaient proposés. De même, Taba (1949a) ne se contentait pas de les laisser désigner une des deux, trois ou quatre solutions pertinentes à chacun des huit problèmes présentés. Elle exigeait aussi qu'ils justifient leur prise de position en cochant une ou quelques raisons, c'est-à-dire des valeurs, parmi celles qui leur étaient soumises.

S'il a fallu ce que d'aucuns auront peut-être qualifié de long cheminement avant d'en arriver au cœur même de notre étude, c'est qu'il constitue, en quelque sorte, les fondements du problème posé sans lesquels tout ce qui va suivre aurait perdu beaucoup de sa signification.

DEUXIÈME PARTIE

VERS UNE NOUVELLE CONCEPTION DES VALEURS ET SON APPLICATION À LA DÉLINQUANCE

Du fait qu'elle est axée sur l'élaboration et l'application d'un nouveau concept, cette section empruntera un ordre de déroulement à deux temps qui, pour éviter toute dispersion ou toute prolixité induite, se devra d'être très strict. À la présentation d'une nouvelle notion des valeurs, celle des valeurs motivantes engendrées par l'anxiété, succédera sa mise en relation avec la délinquance juvénile.

A. VERS UNE NOUVELLE CONCEPTION DES VALEURS

Afin de développer une nouvelle conception des valeurs, il faut faire marche arrière et se demander laquelle, parmi les différentes théories axiologiques dénombrées, peut le mieux servir d'assises à notre démarche. Au risque d'interrompre un « suspense » d'ordre purement scientifique, disons dès maintenant que, même si, selon Tisdale (1961), l'élément motivationnel leur est tout au moins tacitement accolé, nous avons retenu celle des tenants du deuxième groupe, soit Spranger et Allport. Ce choix se justifie du fait que c'est celle qui prête le moins à confusion et qui possède la plus haute qualité heuristique, peut-être précisément parce qu'elle associe le plus la valeur à la motivation. Et s'il fallait critiquer les autres théories, c'est en tenant compte de ces critères que nous y parviendrions.

En effet, la position des auteurs qui identifient les valeurs aux besoins n'est pas toujours très claire. Ils oublient trop souvent, comme le remarque Kluckhohn (1951) faisant siennes quelques allégations, que certains choix, loin d'impliquer des valeurs,

ne sont que de simples réponses à des besoins, telle l'eau pour une personne assoiffée. Ils perdent également de vue que si les valeurs peuvent effectivement combler un grand nombre de besoins, elles peuvent aussi, comme le patriotisme, en susciter.

Quant à ceux qui font équivaloir valeurs et préférences, outre qu'il y a maintes ambiguïtés de termes (Tisdale, 1961), ils ne s'attaquent généralement qu'au désiré et non au désirable.

Si nous passons sous silence les rares auteurs pour qui les valeurs sont des concepts, puisqu'ils n'ont pas bâti de théorie, mais se sont limités uniquement à des définitions, il n'en va pas de même pour ceux qui les assimilent à des relations de situation. Le reproche qui pourrait leur être adressé est que leur conception ne débouche à peu près pas sur la recherche ; ce qui serait dû au fait que leur notion n'est pas suffisamment circonscrite ni pure pour donner naissance à des définitions opérationnelles.

Est-ce à dire que la théorie qui veut que les valeurs soient des réseaux de prédispositions est exempte de toute critique ? N'a-t-on pas fait grief à Allport de mesurer à l'aide de son célèbre test (Allport *et al.*, 1960) des intérêts (Falling, 1965) ? D'être inconsistant dans ses définitions (Tisdale, 1961) ? De ramener les valeurs à des motivations, en omettant d'ajouter toutefois qu'il n'a jamais prétendu que l'inverse était vrai ?

Quoi qu'il en soit, parce que c'est encore la notion la plus claire et qu'elle a déjà fait ses preuves dans de nombreuses recherches empiriques, les valeurs seront assimilées, comme l'a aussi fait Barton (1962), à des motivations. Suivant en cela Allport, elles seront conçues non seulement comme les moteurs de l'action, mais encore comme les agents qui servent à la sélection des conduites possibles. C'est précisément dans ce sens que l'anthropologue Kluckhohn (1951) donne la « définition psychologique » suivante des valeurs : « La valeur peut se définir comme cet aspect de la motivation qui se réfère aux règles de conduite (*standards*) personnelles ou culturelles, qui ne surgissent pas uniquement des tensions ni de la situation immédiates » (p. 425)⁶, même s'il ajoute que le choix d'un comportement « n'est pas uniquement fonction des motivations, mais aussi de la force des habitudes reliées aux différentes possibilités d'action » (p. 425)⁷.

6. La pagination est celle de l'édition de 1962.

7. La pagination est celle de l'édition de 1962.

Cette formulation de Kluckhohn est intéressante à plus d'un titre. D'une part, elle illustre à la perfection celle de Allport, sans toutefois y faire mention, tout en l'épurant des éléments qui avaient pu l'entacher. D'autre part, elle introduit une distinction intéressante au sein même des valeurs car, selon Kluckhohn, ce terme se rapporte aussi bien aux « règles de conduite personnelles ou culturelles », ne dit-il pas que « la valeur implique un code ou une règle de conduite » (p. 395)⁸, qu'aux motifs qui les renforcent. Ainsi, comme le prétendait à la même époque Greenberg (1951) en commentant l'article de Barron (1951), il y a des valeurs qui servent de moyens à l'acquisition d'autres valeurs qui représentent des fins. Un exemple en serait l'argent qui est un objet culturel valorisé, essentiel à l'obtention d'une autre valeur, plus subjective celle-là, le bonheur.

Cette typologie des valeurs qui pourraient être qualifiées d'instrumentales et de finales repose donc sur une relation de cause à effet, les premières donnant leur impulsion et leur orientation aux secondes. Elle diverge en cela de celle de Dewey (1930 : voir Tisdale, 1961) qui était étayée sur un lien exclusivement temporel. Elle est différente aussi de celle de Fallding (1965) qui réserve le mot valeur aux seules fins autosuffisantes, « organisantes, précisément parce que plusieurs autres satisfactions et actions leur sont subordonnées » (p. 225). Les moyens, eux, seraient des satisfactions instrumentales, des plaisirs, des intérêts, des compulsions ou encore des profits. Enfin, même si à première vue, elle paraissait s'apparenter aux valeurs intrinsèques et instrumentales dont parle Nye (1967), elle s'en distingue, néanmoins, car il n'introduit pas d'élément de continuité causale entre elles. En effet, cet auteur définit les premières comme des objets, des événements et des expériences qui sont valorisés en soi, indépendamment des autres conséquences qui en découlent, comme la vie, l'autonomie, l'amour. Les secondes sont aussi des objets, des événements et des expériences, mais ils sont investis d'un caractère de désirabilité nécessaire, cette fois, à l'obtention d'une fin souhaitée par l'individu ou la société, telle l'éducation qui permet aux gens de mieux combler leurs besoins et de jouer plus adéquatement leur rôle de citoyens. Il est à remarquer qu'une même valeur peut être intrinsèque ou instrumentale. Ainsi, la chasteté prémaritale peut être recherchée en soi ou pour éviter des conséquences sociales fâcheuses, comme les naissances illégitimes.

8. La pagination est celle de l'édition de 1962.

Adoptant la pensée de Kluckhohn (1951), il y aurait donc des valeurs qui en motivent d'autres, que celles-ci soient sociales, culturelles, personnelles au sens de « forme intime d'une valeur universelle ou de groupe » (Kluckhohn, 1951, p. 416)⁹. C'est, d'ailleurs, ce qu'avait empiriquement perçu Taba (1949a) lorsque, pour découvrir leurs valeurs morales, elle ne demandait pas seulement aux sujets de trancher un conflit de valeurs, mais d'indiquer aussi les raisons qui motivaient leur choix. Ces raisons, selon ses mots mêmes « représentaient habituellement des valeurs positives et négatives » (p. 263).

Pour bien distinguer ces deux formes de valeurs tout en respectant la connexion qui s'établit entre elles, les premières seront dénommées motivantes, alors que les secondes seront qualifiées d'induites, ces néologismes étant rendus nécessaires par la nouveauté relative et le non-usage absolu de ces concepts. Si le premier vocable s'impose de lui-même de par sa définition, le second peut surprendre. Néanmoins, trois raisons en justifient le choix. En effet, ce terme est beaucoup moins restrictif que celui de valeurs culturelles, sociales, morales ou personnelles, parce qu'elles sont toutes et également susceptibles de recevoir leur impulsion de valeurs motivantes. S'il a été préféré à celui de « motivées », c'est pour bien montrer que la même valeur motivante peut servir d'animatrice à plusieurs valeurs et non seulement à une seule. Enfin, par analogie avec l'électricité, il est ainsi plus facile de saisir le rôle d'intermédiaires que les valeurs motivantes jouent entre l'individu et son univers axiologique.

Il n'est cependant pas tout de savoir qu'il y a des valeurs motivantes et des valeurs induites. Encore faut-il se demander d'où les premières peuvent bien tirer leur pouvoir motivationnel. Ou, pour emprunter à Allport (1958) le titre d'un de ses articles traitant des motifs humains : « What Units Shall we Employ ? »

La réponse émane précisément de cet article. L'auteur y isole dix unités de motivation dont une se rapporte aux motifs inconscients qui incluent, entre autres, l'anxiété. Loin de vouloir recenser les différents systèmes motivationnels, ce qui serait hors de propos, qu'il suffise de signaler que c'est également l'avis de Brown (1953, 1961 : voir Cofer et Appley, 1964), de Janis *et al.* (1969) et de Mowrer (1952 : voir Cofer et Appley, 1964). Cofer et Appley (1964) soutiennent qu'elle tient une place d'im-

9. La pagination est celle de l'édition de 1962.

portance dans presque toutes les théories de la motivation et du comportement en général. Selon eux, les premières engloberaient même la psychanalyse, principalement à cause du rôle que Freud attribue à l'« anxiété dans l'économie de la personnalité et [à cause] de l'élaboration et de la description des mécanismes de défense » (p. 641). C'est dans cet esprit que Pitts (1961), groupant certains écrits autour d'un thème qu'il intitule : « The Organization of Motivational Systems », avait donné le titre suivant au texte de Freud écrit en 1926 et portant sur le problème de l'anxiété, texte auquel faisaient particulièrement référence Cofer et Appley (1964) : « Anxiety as Motivation ».

Dès lors, il conviendrait d'examiner, ne serait-ce que très brièvement, la nature même de l'anxiété. La tâche serait de taille puisque, selon May (1950 : voir Cofer et Appley, 1964), les significations et les conceptions théoriques en sont à ce point variées qu'il est ardu de déterminer des critères qui remporteraient l'unanimité des auteurs. Toutefois, Krause (1961) a constaté que l'élément qui ressort le plus souvent de toutes les définitions existantes est le sentiment de peur (*feeling afraid*). C'est cette notion qui sera retenue, en précisant que ce sentiment peut surgir de causes autant externes qu'internes, sans devoir utiliser, en ce qui concerne les premières, le mot de peur et non celui d'anxiété puisque, selon Kessler (1966), ces termes sont interchangeables.

Non seulement est-il maintenant établi qu'il existe des valeurs dites motivantes parce qu'elles en animent d'autres, mais encore que l'anxiété est douée d'une puissance motivationnelle reconnue. D'où il est cohérent de conclure que les premières, pour remplir leur rôle, peuvent recevoir leur impulsion de la seconde. Bien que cette filiation de concepts soit, semble-t-il, inédite, il n'en reste pas moins permis, par tout ce qui précède, d'affirmer qu'il y a des valeurs motivantes engendrées par l'anxiété dont la fonction est d'induire des valeurs et des non-valeurs.

À ce point, une digression s'impose au sujet du caractère paradoxal des non-valeurs induites. Pourtant, tout comme il est admis qu'il y a des motifs qui poussent à adhérer à des valeurs, il est défendable, même si aucun auteur n'aborde la question directement, de supposer, comme l'ont constaté McCord et McCord (1960) auprès de leurs sujets, qu'ils poussent aussi à n'en pas accepter ou même à en rejeter certaines autres. Parce qu'il est

généralement difficile de trancher entre l'attitude neutre ou hostile d'un individu face à une valeur donnée, il a semblé préférable d'utiliser le terme de non-valeur à celui de contre-valeur employé par Yinger (1960).

Ces formulations de valeurs motivantes engendrées par l'anxiété et de non-valeurs ne sont pas si étrangères à McCord et McCord (1960), à la différence terminologique près. En effet, ces auteurs voient dans l'anxiété la source et la motivation des valeurs, qu'ils prennent bien soin de distinguer du contenu des valeurs, laquelle source est décelable par les raisons invoquées pour prendre une décision. Les raisons seraient, en fait, des motifs issus de l'anxiété qui font adhérer ou non à des valeurs morales.

Faisant reproche à Freud d'avoir « décrit toute anxiété morale comme étant faite du même bois ¹⁰ : la peur du châtiment parental » (p. 109), ils proposent quatre types d'anxiété qui, selon eux, correspondent aux sources des valeurs et, ce n'est pas déformer leur pensée, des non-valeurs. C'est cette typologie, enrichie d'autres éléments, qui servira de pivot à celle des valeurs motivantes.

Un premier type d'anxiété est relatif à l'hédonisme, non dans l'acception philosophique de ce terme où « la finalité poursuivie par l'action humaine est le plaisir », mais plutôt dans celle que la psychanalyse lui prête où « les actes sont déterminés par le plaisir ou le déplaisir procurés *dans l'actuel* ¹¹ » (Laplanche et Pontalis, 1967, p. 332). L'individu y est dominé par la crainte des conséquences externes désagréables qui pourraient résulter de ses actes. Son comportement est guidé tant par la recherche du plaisir que par la fuite du déplaisir. C'est, limité à des conséquences externes, le principe bien connu de Freud auquel fait référence Stephenson (1966) dans son aspect de déplaisir, rejoignant ainsi la « peur réelle » que Freud (1933) considérait comme le « précurseur de la future crainte de la conscience » (p. 88) ¹², et dont Whiting et Child (1953) disaient qu'elle joue un rôle semblable à celui de cette dernière en contribuant à assurer, tout au long de la vie, le maintien de la conformité aux règles sociales. C'est le niveau pré-moral de Kohlberg (1963, 1964). Cela peut enfin être relativement semblable à la peur de la douleur consé-

10. Textuellement : *as being cut from the same cloth*.

11. Souligné dans le texte.

12. La pagination est celle de l'édition de 1952.

cutive à une punition (Mowrer, 1952 : voir Cofer et Appley, 1964).

Il serait opportun de faire remarquer que déjà, en 1936, Freeman parlait de l'hédonisme comme de la base des valeurs et que, d'autre part, Cofer et Appley (1964) font ressortir son rôle dans les théories motivationnelles contemporaines, s'appuyant en cela sur les conceptions de Young, de McClelland, de Peak, et sur les premiers écrits de Hebb. Dans l'historique qu'ils retracent du principe de plaisir, Laplanche et Pontalis (1967) mettent en évidence, eux aussi, son aspect motivationnel. Janis *et al.* (1969) font de même à propos de la peur réelle identifiée par Freud.

À l'opposé de l'anxiété hédonique, les trois autres sources des valeurs se préoccupent des contrecoups qui ébranlent plutôt le bien-être interne de l'individu. Elles font appel à un sentiment de malaise dont l'origine est, à des degrés divers, endopsychique. Ce qui n'entraîne pas nécessairement l'insensibilisation face aux conséquences externes déplaisantes : au contraire, celles-ci restent habituellement à redouter (Bandura et Walters, 1959 ; Whiting et Child, 1953), mais à titre d'effets secondaires cette fois.

C'est ainsi que dans l'anxiété allocentrique qui se traduit par la peur de perdre l'amour qui vient des pairs, la crainte immédiate et principale est celle d'une brisure d'un lien d'affection, même si les suites peuvent en être déplaisantes, telle une rossée.

Loin d'être mû par des sentiments altruistes et généreux, l'individu allocentrique est attentif aux demandes des autres à son égard, à seules fins de ne pas risquer d'être dévalorisé et de conserver ou d'accroître l'estime qu'ils lui témoignent. Sa soif d'amour est telle qu'il est prêt à sacrifier plaisir et normes éthiques pour l'assouvir. Par besoin d'appartenance, il suit les diktats de ses contemporains. Comme le prétend Riesman (1950), à qui nous devons la plus belle et la plus fine description de l'allocentrisme, ses attitudes sont orientées par ses pairs, qu'il les connaisse personnellement ou par l'intermédiaire d'un ami ou des canaux de communication. Il ajoute encore : « Cette volonté de garder le contact avec les autres se traduit par une stricte conformité de comportement, non pas tant par une discipline consciente que, surtout, par une exceptionnelle sensibilité aux actes et désirs des autres » (p. 45)¹³. Pour y atteindre, l'individu à caractère extrodéterminé serait alors muni d'un « radar psychologique »,

13. La pagination est celle de l'édition de 1964.

dispositif qui lui permettrait de capter les signaux, même symboliques, qui émanent des autres.

Moins intensément peut-être, ce type d'anxiété s'apparenterait à celui que Stephenson (1966) a mesuré, à ce que Freud (1921) a appelé l'anxiété sociale qu'il a finalement définie (1930) comme la crainte de perdre l'amour, et aux manifestations de l'uniformisme que Blos (1962) qualifie de mécanisme de défense de la jeunesse américaine.

Il convient de noter avec Asch (1952, 1956 : voir Cofer et Appley, 1964) que les pressions exercées par un groupe peuvent motiver certains membres à abandonner une partie de leur individualité afin d'adopter les lignes de pensée, les façons de faire ainsi que, les sociologues l'ont amplement démontré, les valeurs de ce groupe. C'est donc dire que dans ses composantes de désir d'acceptation par les autres et de conformité, l'anxiété allocentrique est dotée d'une force motivationnelle qui peut même soutenir des valeurs. Sans aller aussi loin, Janis *et al.* (1969) lui reconnaissent un pouvoir motivant lorsqu'ils font référence à l'anxiété sociale dont parlait Freud et dont ils disent qu'il la définissait comme la honte produite « par l'anticipation du ridicule ou de la critique provenant des autres » (p. 112).

Si l'individu allocentrique était soucieux de l'opinion des autres en général, particulièrement de ses pairs, à son égard, celui qui est sous l'emprise de l'anxiété d'autorité s'inquiète de l'image que se font de lui les figures d'autorité, qu'elles soient parentales, sociales, politiques ou religieuses. Il craint par-dessus tout leur réprobation et met tout en œuvre pour leur donner satisfaction afin de recevoir ou d'amplifier, en retour, leur approbation. Il a fait siennes certaines normes inviolables qui lui ont été transmises par ses parents et qu'il véhicule la vie durant. Seules comptent les règles imposées par l'autorité. C'est, dépouillée de ses connotations antisémitiques et autres, la soumission à l'autorité qui, selon Adorno *et al.* (1950), est une des composantes de la personnalité autoritaire et qu'ils ont mesurée à l'aide de leur échelle F.

Ce type d'anxiété se rapproche aussi du caractère introdétéminé, et non à détermination traditionnelle comme le prétendaient McCord et McCord (1960), que Riesman (1950) a disséqué. D'après lui, cet individu serait pourvu non plus d'un radar, mais d'un « gyroscope psychologique », cette fois, instrument qui, « réglé initialement par ses parents, pourra recevoir par la suite

des signaux venant d'autres autorités qui leur ressemblent » (p. 48)¹⁴ et lui permettra de « maintenir son *cap...* » (p. 39)¹⁵. Toute sa vie, il obéira à ce « pilote interne ».

Il serait à propos de rappeler que Taba (1949b) avait découvert que ce qu'elle nomme la soumission à l'autorité, et qui correspond à la description de l'anxiété d'autorité qui vient d'être donnée, était « une source motivationnelle des valeurs morales » (p. 92).

Au lieu d'agir en vue de conjurer le déplaisir, la dévalorisation de la part de ses pairs ou la désapprobation par les personnes en autorité, l'individu chez qui prime l'anxiété d'intégrité est autonome, au sens où l'entend Riesman (1950), face à ces pressions et redoute avant tout de perdre son intégrité. Malgré la multiplicité et le manque de précision des significations accolées à ce terme, il sera ici assimilé à l'estime de soi. Même si McCord et McCord (1960) n'ont pas apporté cette précision, ou cette limitation, ils considèrent que ce type d'anxiété est hautement intériorisé et intropunitif. C'est, d'ailleurs, ce qu'ont mesuré par la suite Kohlberg (1963, 1964) en l'appelant la moralité des principes individuels de la conscience, et Stephenson (1966) en lui donnant le nom de culpabilité intropunitive. Ces vocables ne sont sans doute pas erronés puisque, comme le fait remarquer Lynd (1958 : voir Janis *et al.*, 1969), une blessure à l'estime de soi est une forme de culpabilité que plusieurs psychanalystes reconnaissent. Ce qui laisserait aussi entendre que l'anxiété d'intégrité est pour le moins bien près de ce qu'ils nomment la conscience.

L'appréhension la plus puissante est donc une baisse possible de l'estime de soi, que cette dernière soit fondée ou non, là n'est pas la question, alors que le désir le plus vif est de la conserver ou même de la renforcer. Au blâme ou à l'estime qui venaient des pairs ou des autorités, se substituent ceux qui émanent de la personne elle-même face à elle-même. Rien n'empêche, cependant, qu'elle soit également sensibilisée aux autres en tant qu'autres et qu'il puisse lui arriver de se sentir obligée envers eux par pur souci d'altruisme. Si Stephenson (1966) a pris soin de différencier ce type de générosité de la culpabilité intropunitive, car il représentait, selon lui, l'élément positif de la conscience, une telle distinction a semblé superflue puisque dans ce cas-ci comme dans

14. La pagination est celle de l'édition de 1964.

15. La pagination est celle de l'édition de 1964.

l'autre, c'est l'estime de soi qui est touchée ; on se déteste de ne pas avoir accordé son aide à autrui, par exemple.

Il ne serait sans doute pas inutile de rappeler que Maslow et Fromm (voir Cofer et Appley, 1964) tenaient l'estime de soi, en tant qu'une des composantes de l'auto-actualisation, pour une valeur. Par ailleurs, Cofer et Appley (1964) soulignent son caractère motivationnel décelé, surtout, par des expériences portant sur l'engagement du moi (*ego-involvement*). Janis *et al.* (1969) constatent ce même pouvoir, puisqu'ils l'associent à l'« anxiété de conscience » de Freud dont ils reconnaissent les effets motivants.

Il va sans dire que ces quatre types d'anxiété « sont justement des types » et donc, comme poursuit Riesman (1950) se souvenant d'une précaution énoncée par Weber, « des constructions » ; ils n'existent pas à l'état pur dans la réalité. Personne ne serait exclusivement sensible à l'hédonisme, par exemple. Néanmoins, il est permis de postuler que, d'une part, toute personne vibre à des valeurs motivantes engendrées par l'anxiété et que, d'autre part, elle peut vibrer avec une intensité particulière à une ou à certaines de ces valeurs. Ce sont ces dominantes que nous voulons déceler chez les jeunes délinquants.

À ce point, il ne serait peut-être pas vain de résumer le cheminement critique poursuivi. Il existe des valeurs motivantes qui reçoivent leur impulsion de l'anxiété conçue comme une force motivationnelle. Et la typologie à laquelle se prête l'anxiété devient ainsi applicable aux valeurs motivantes qu'elle engendre. On objectera peut-être que McCord et McCord (1960) ont développé leur typologie de l'anxiété afin d'étudier la structure de la conscience, et non les valeurs. Ce à quoi il est possible de répondre que, selon les mots mêmes des auteurs, elle concerne les « sources des valeurs », ce que sont, de fait, les valeurs motivantes. Et même si tel n'était pas le cas, il n'y a pas d'argument valable pour interdire qu'une typologie mise au point dans un but ne puisse être reprise pour une autre fin.

B. L'APPLICATION DU CONCEPT DE VALEURS MOTIVANTES ENGENDRÉES PAR L'ANXIÉTÉ À LA DÉLINQUANCE JUVÉNILE

Il serait peut-être tentant de se demander dès maintenant comment se situent les délinquants à l'intérieur de la typologie qui vient d'être décrite. Mais ce serait là brûler une étape importan-

te. En effet, comme les valeurs motivantes se définissent par rapport à d'autres valeurs, il faut d'abord voir comment les délinquants se comportent face à ces dernières. L'essence même des valeurs motivantes exige de considérer d'abord les valeurs et les non-valeurs qu'elles peuvent induire. C'est, en somme, aller du plus connu au moins connu, du plus visible au plus caché et la criminologie est là pour nous dire ce qu'elles sont. Mais quelle que soit sa réponse, il serait faux d'en tirer une conclusion quelconque par rapport aux valeurs motivantes. Seule l'étude des caractéristiques propres aux délinquants, ce qui sera fait par la suite, rendra plausibles des hypothèses. Enfin, comme il était hors de propos d'élaborer une nouvelle conception des valeurs sans nous préoccuper de sa mise en expérimentation, nous terminerons par une très brève description du procédé qui nous a semblé le plus opportun parmi ceux qui ont été énumérés pour permettre la mesure d'un tel concept.

a) L'étude des valeurs en criminologie

Ce relevé sur l'étude des valeurs en criminologie, parce qu'il pourrait être démesurément volumineux, se limitera aux seuls écrits pertinents. Il exclura donc tous ceux qui, par ailleurs fort intéressants, concernent la délinquance des milieux aisés et celle des jeunes filles, de même que tout ce qui se rapporte aux différentes sous-cultures délinquantes, comme les sous-cultures de vol, de violence, de retrait et autres. De plus, les auteurs cités seront pour la plupart des tenants de ce que Wolfgang (1967) appelle la criminologie sociologique. Enfin, les théoriciens ne seront pas regroupés suivant des critères plus subtils que celui de suivre ou non les traces de leur maître à tous : Sellin.

En effet, tous lui sont redevables d'avoir revivifié, selon l'expression de Barron (1951), l'apport des valeurs à la compréhension de la délinquance et de la criminalité. Ce qui ne signifie pas pour autant qu'ils ont adopté sa façon de penser, mais tous en ont été marqués.

Selon Sellin (1938), l'individu aux prises avec la société serait celui qui, par de multiples identifications de groupe, a intériorisé des normes et des valeurs qui sont conflictuelles en regard d'une situation donnée. Cette hypothèse ouvrait large la possibilité de tenter de différencier les délinquants des non-délinquants sur la base de leurs valeurs. Quelques années plus tôt, toutefois, son ami Sutherland (1934 : voir Sutherland et Cressey, 1970) avait, dans

une des propositions de sa célèbre théorie de l'association différentielle, soutenu que le comportement tant criminel que non criminel était l'expression de valeurs et de besoins identiques qui ne discriminaient pas plus que la respiration ne le ferait.

Dans un effort pour relier la théorie des conflits culturels de Sellin à celle de l'association différentielle de Sutherland, Kobrin (1951) soutient que le délinquant vivant dans des zones urbaines où le taux d'actes antisociaux est élevé, introjecte un double système de valeurs : le délinquant et le conventionnel. Il n'est pas question d'hégémonie de l'un ou de l'autre, mais de véritable participation simultanée à l'un et à l'autre, participation qui entraîne à l'âge adulte l'adoption progressive de l'un des deux. Et c'est précisément parce qu'il fait également siens les critères de respectabilité de la classe moyenne, comme la possession et le prestige, objectifs qui lui sont inaccessibles suivant les modalités prescrites, que le jeune de sous-culture délinquante s'attaque aux symboles de cette classe, la propriété surtout, par le vol et la destruction, accentuant par son comportement agressif le clivage qui existe entre lui et les conformistes. Au lieu de se déprécier, il érige en valeurs les activités et les traits de personnalité qui le différencient des autres, réalisant ainsi une adaptation défensive du moi.

Quant à Cohen (1955), il part de ce que la sous-culture délinquante peut conférer un statut à des enfants et à des adolescents de classe ouvrière qui en sont dépourvus dans une « société respectable » à cause de leur incapacité à rencontrer les critères qui le leur procureraient. Toutefois, cette nouvelle acquisition ne se fait pas sans heurt. En effet, elle exige la répudiation explicite et massive des valeurs jusqu'alors intériorisées et l'adoption de leur antithèse. Mais, ayant été socialisés dans un contexte où prédomine la moralité de la classe moyenne, ces jeunes ne peuvent en rejeter allégrement les valeurs. Elles risquent à tout moment de réapparaître et cette menace, toujours présente bien que ressentie de façon obscure, et que Cohen appelle anxiété, donne naissance à une formation réactionnelle. C'est ce mécanisme qui expliquerait le caractère irrationnel, exagéré, inadéquat, malveillant, anormal de l'hostilité que ces jeunes déploient contre les normes de la « société respectable ». C'est parce qu'ils continuent secrètement à y adhérer, qu'ils doivent recourir à la formation réactionnelle et à la surréaction (*over-reaction*) qu'elle engendre pour se rassurer.

Dans la liste des valeurs de classe moyenne qui sont ouvertement répudiées, Cohen mentionne l'ambition, la responsabilité individuelle, la possession et le développement des aptitudes, le principe de réalité, la rationalité, les bonnes manières, le contrôle de l'agressivité physique et de la violence, l'organisation de loisirs sains et le respect de la propriété.

Pour protester contre ces valeurs, la sous-culture délinquante est non utilitaire, malicieuse, négative, hédonique, versatile et autonome. En effet, ses membres, par leurs activités antisociales, ne recherchent pas les profits mais la reconnaissance et l'approbation ; ils s'amuse de la déconvenue d'autrui ; leurs normes sont à l'opposé de celles de la société ; ils sont incapables de planification ; ils ne se spécialisent pas dans une seule sorte de délit ; enfin, ils n'acceptent aucune contrainte en dehors de celle qui émane du groupe lui-même.

Mettant en doute la théorie de Cohen, Matza et Sykes (1957) croient plutôt que les délinquants adhèrent à une partie du moins des valeurs de la société conventionnelle. Ils basent leur affirmation sur le fait que plusieurs délinquants éprouvent des sentiments de honte et de culpabilité ; qu'il leur arrive fréquemment d'admirer et d'approuver les personnes respectueuses des lois ; qu'ils distinguent les individus susceptibles de devenir leurs victimes de ceux qui n'y sont point aptes ; et, enfin, qu'ils ne sont pas complètement immunisés contre les pressions sociales visant à la conformité. On se souviendra que certaines de ces observations avaient déjà été rapportées par Redl et Wineman (1951) à propos des Pionniers, en termes d'« îlots de valeurs de l'enfance » qui semblent n'émerger de nulle part, mais dont les composantes sont tout à fait identiques aux valeurs de classe moyenne, et aussi en termes de « sensibilité et de respect » vis-à-vis de certaines valeurs sociales, même si elles n'ont pas été assimilées par la conscience.

Comment alors expliquer que, malgré un engagement plus ou moins prononcé envers les règles sociales prédominantes, les jeunes versent quand même dans la délinquance ? En réponse à ce paradoxe, Matza et Sykes avancent qu'ils recourent, pour ce faire, à des justifications qui, s'ils les considèrent comme valables, sont irrecevables aux yeux de la loi et de la société. Ces justifications sont décrites comme des rationalisations tout aussi bien subséquentes qu'antérieures au comportement déviant et dont la fonction est de neutraliser tout aussi bien le blâme qu'ils s'in-

fligent eux-mêmes que celui qu'ils s'attirent de la part des autres. Ces techniques de neutralisation prendraient les formes suivantes : la négation de la responsabilité, où le délinquant invoque des forces extérieures qui sont en dehors de son contrôle ; la négation du tort causé, tel le vol d'une voiture dont il se défendra en disant qu'il ne voulait que l'emprunter ; la négation de la victime qu'il traitera de malfaiteur qui mérite ce qui lui arrive ; la condamnation des justiciers, comme le policier qu'il qualifiera de corrompu, de brutal ou de stupide ; l'appel à des allégeances supérieures où les impératifs du groupe de pairs, de la clique d'amis ou du gang se substituent à ceux de la société.

Autant de rationalisations présentées sous forme de circonstances atténuantes qui rendent licite à leurs propres yeux leur comportement délinquant et qui s'apparentent fort aux mécanismes de défense identifiés par Lemay (1961) qui leur permettent de continuer à agir impunément et favorisent par là-même l'évolution du groupe.

Désireux de faire connaître les valeurs des délinquants, Matza et Sykes (1961) soutiennent qu'elles sont beaucoup moins déviantes que ce que l'on est généralement porté à croire. Cette fausse image résulterait d'une vision grossière du système de valeurs de la classe moyenne. À ce propos, ils rappellent que, outre les valeurs de respectabilité publique, ce système axiologique contient également celles qui, dites de classes de loisir ou souterraines, sont en conflit ou en compétition avec les premières, mais qui n'en sont pas moins reconnues et acceptées par plusieurs membres de cette classe sociale, malgré qu'elles ne soient pas tout à fait convenables. Ainsi, on ne saurait prétendre que le goût de l'aventure soit un principe d'organisation de la société industrielle qui prône la routine et la bureaucratie. Toutefois, cette valeur devient acceptable dans certaines occasions, comme le sport, les jeux de hasard, les activités récréatives.

D'après Matza et Sykes, ce sont précisément à ces valeurs souterraines, soit au dégoût du travail, à la primauté des qualités personnelles plutôt qu'à celle des aptitudes techniques, à la consommation, que les délinquants adhéreraient. Ce sont elles qui les lieraient à la société dont ils violent les lois, qui sous-tendraient leurs activités.

Pour sa part, Yinger (1960) croit que les délinquants participent à certaines des valeurs de la culture dominante, mais qu'ils

en possèdent aussi plusieurs autres qui sont en contradiction avec elle et auxquelles, pour cette raison, il a donné le nom de contre-valeurs.

S'écartant de la pensée de Sellin, Miller (1958) avance que c'est la conformité aux valeurs de leur milieu qui motiverait la délinquance des adolescents de classe défavorisée qui font partie des bandes de rue. En commettant leurs délits, ces jeunes individus tentent d'atteindre les valeurs ou les préoccupations focales (*focal concerns*), comme préfère les appeler Miller, que prône leur milieu et qui, sans lui être exclusives, n'en sont pas moins significativement différentes et selon leur ordre de rang et selon leur poids de celles de la culture de la classe moyenne américaine.

Parmi ces préoccupations, on retrouve en premier lieu les ennuis qu'on s'évite ou qu'on s'attire selon qu'on agit conformément ou non aux normes morales ou légales. S'il est généralement bien vu de s'éviter des ennuis, il peut arriver que l'inverse soit une source de prestige ou un moyen de parvenir à certaines fins. Vient ensuite la robustesse dont les principales composantes sont la prouesse physique, la virilité et la bravoure face aux menaces physiques. Pour Miller, cette préoccupation ressemblerait à une sorte de formation réactionnelle compulsive due au fait que la plupart des hommes de cette couche sociale auraient été élevés surtout par des femmes et auraient manqué d'objet d'identification masculine durant leur enfance. La troisième valeur se présente sous la forme de l'astuce qui se définit aussi bien par la capacité de duper l'autre que par celle d'éviter de se laisser duper. Elle inclut l'aptitude à parvenir à ses fins par le maximum d'activité mentale et le minimum d'effort physique. La recherche de l'excitation est aussi une des caractéristiques de ce milieu où il y a alternance de routine et de situations comportant de fortes stimulations émotives. Ce goût du *thrill* se traduit dans l'alcool, les jeux de hasard, et la tournée des bars avec tout ce que cela peut impliquer de promiscuité, de batailles et d'ennuis. Se rattachant à l'excitation, il y a le destin, le hasard, ce sentiment que la vie est soumise à un jeu de forces sur lequel on exerce peu de contrôle et dont dépend la chance ou la malchance. En dernier lieu, Miller mentionne l'autonomie et ses corollaires : l'indépendance et la liberté face à la contrainte extérieure et à l'autorité imposée.

À ces préoccupations convergentes communes qui s'imbriquent les unes aux autres, il faut ajouter, dans le cas des adoles-

cents, l'appartenance et le statut auxquels ils peuvent parvenir à l'aide des six valeurs déjà mentionnées.

Cloward et Ohlin (1960), refusant d'accepter la théorie de Miller (1958), soutiennent plutôt que les adolescents qui font partie des sous-cultures délinquantes ont intériorisé les buts et les valeurs conventionnels. Toutefois, ne pouvant les atteindre par des moyens légitimes ni ne pouvant réviser leurs aspirations, il ne leur reste plus pour y parvenir que de recourir à des manœuvres illégales.

Il est étonnant qu'une telle richesse, qualitative du moins, de théories ait suscité un nombre relativement restreint de recherches empiriques. Et parmi elles, la plupart ont été effectuées en vue de vérifier le bien-fondé général de telle ou telle autre théorie. À titre d'exemple, dans un effort pour mesurer la véracité de celle de Cohen, Gordon *et al.* (1963), utilisant un différenciateur sémantique, ont constaté que leurs six échantillons étudiés, soit des gangs délinquants de race blanche et noire de classe défavorisée et des non-délinquants des deux races de milieu ouvrier et moyen, approuvaient tous, en principe du moins, les valeurs de la classe moyenne et que cette acceptation était très forte. Résultats auxquels étaient arrivés Adorno *et al.* (1950) auprès de criminels endurcis, McCord et McCord (1956) auprès de jeunes psychopathes. D'après Spiller (1965), au contraire, les groupes les plus délinquants souscrivent aux valeurs de la classe ouvrière, alors que les moins délinquants adoptent les « avenues culturellement neutres de l'adolescence ». Il n'est donc pas question, comme le soutenait Cohen (1955), d'introjection des valeurs de classe moyenne par les délinquants de milieu défavorisé. C'est ce que Landis *et al.* (1963) confirment en observant que plus les adolescents sont enclins à la délinquance, plus ils les rejettent.

Là où la pénurie des travaux se fait le plus violemment ressentir, c'est lorsqu'il s'agit d'effectuer des comparaisons strictes entre les valeurs des délinquants et celles des non-délinquants, indépendamment des valeurs de la classe moyenne et du gang délinquant qu'on n'oppose jamais à une bande non délinquante mais bien à des non-délinquants.

Trent (1958) a bien constaté l'absence flagrante de valeurs chez des délinquants placés en institution, mais il ne les a pas confrontés à un groupe de contrôle d'adaptés. Heureusement, le travail de Dorn (1969) est intéressant à plus d'un titre. Voulant

vérifier certains aspects de deux théories sociologiques, il a administré à quelques groupes, dont un composé de jeunes délinquants placés en institution et un autre d'adolescents non délinquants, un questionnaire destiné à mesurer leur orientation aux valeurs. Il constata que les premiers acceptent, en même temps que celles que la société dominante considère comme importantes, certaines autres valeurs qui lui sont opposées. En guise d'explication, Dorn se réfère à la dichotomie établie par Barron (1951). D'une part, les délinquants ont intérêt à témoigner du respect envers les « valeurs officielles », car pour sortir de l'institution ils ont besoin de montrer qu'ils se conforment ; d'autre part, ils se doivent d'être loyaux envers les « valeurs officieuses » de leurs amis. À moins qu'ils aient effectivement intériorisé les premières et qu'ils les considèrent comme importantes, bien qu'ils ne les observent pas.

En 1964, Szabo *et al.* étaient arrivés à des résultats semblables. Après avoir administré à divers groupes, dont un constitué de jeunes délinquants placés en institution et un autre d'adolescents socialement normaux, différents questionnaires visant à détecter, entre autres choses, leurs valeurs morales, ils en arrivèrent à la conclusion que ces deux groupes avaient en commun plusieurs valeurs. Certaines autres, toutefois, s'avéraient discriminantes, tantôt en faveur des délinquants, comme l'hédonisme et la loyauté aux amis surtout, tantôt en faveur de leurs pairs non délinquants, comme, en particulier, la justice, la franchise, la pratique de la religion et le respect de l'autorité.

Les résultats de cette enquête pilote aiguillonnèrent une autre recherche dont le but était de valider un instrument susceptible de mesurer les valeurs morales personnelles des jeunes (Deslauriers *et al.*, 1969). L'analyse factorielle à laquelle furent soumises les réponses des sujets isola huit valeurs dont trois, par la suite, révélèrent des différences significatives entre, d'une part, des jeunes délinquants placés en institution et, d'autre part, des jeunes socialement adaptés provenant de milieux aisé et ouvrier. Les premiers adhérèrent plus fortement au prestige et à l'amusement, alors que les seconds favorisèrent la valeur ambition-réussite.

Appliquant le même instrument désormais validé à des jeunes conformistes et à des jeunes déviants d'un milieu ouvrier de Montréal, Gagné (1970) constata que les premiers étaient significativement plus sensibles que les seconds à l'ambition, à la probité, au respect de l'autorité et à l'engagement religieux, alors

que les seconds l'étaient plus à la force physique. En termes de stricte adhésion, toutefois, seules les valeurs de respect de l'autorité et d'engagement religieux étaient possédées par les premiers, alors que les seconds les rejetaient.

Outre qu'il faille déplorer avec Wolfgang et Ferracuti (1967) la rareté des recherches empiriques sur les valeurs des délinquants, il est juste de conclure de cette étude des valeurs en criminologie que, généralement, les délinquants partagent avec leurs pairs non délinquants un certain nombre de valeurs, mais qu'ils en possèdent aussi en propre dont les plus probantes sont l'hédonisme, le prestige, la loyauté aux amis, le dégoût du travail, la force physique, et qu'ils en rejettent d'autres, telle l'ambition, la pratique de la religion, le respect de l'autorité et de la propriété, qui représenteraient leurs non-valeurs.

*b) Les valeurs motivantes engendrées
par l'anxiété chez les délinquants*

Tout comme certaines valeurs savent discriminer entre délinquants et non-délinquants, il serait pertinent de se demander si les valeurs motivantes peuvent en faire autant.

À condition de se rappeler avec Friedlander (1947) que les différences de personnalité entre ces deux types d'individus sont d'ordre beaucoup plus quantitatif que qualitatif, la véritable question à se poser est la suivante : quelles sont, par contraste aux adolescents socialement adaptés, les valeurs motivantes engendrées par l'anxiété chez les jeunes antisociaux ? Un relevé succinct des écrits en délinquance juvénile permettra d'y donner réponse.

À l'instar de Redl et Wineman (1951) qui soutiennent que le délinquant a un « seuil de frustration exceptionnellement bas » (p. 90), Freud (1965), dans *Normality and Pathology in Childhood*, note que plusieurs auteurs considèrent comme cause principale de l'agir antisocial une tolérance inexistante ou défectueuse à la frustration. En effet, ces jeunes désirent la gratification immédiate, directe et primitive de leurs désirs. Ils n'acceptent pas de délai, si ce n'est, comme le fait remarquer Mailloux (1960), dans l'exercice de leur délinquance avec leurs camarades, pas de refoulement ni de déplacement de but, pas de plaisir substitutif ; toutes dispositions contraires au passage du principe de plaisir à celui de réalité. C'est répéter une opinion communément partagée par les auteurs qui s'intéressent aux délinquants, entre autres Aichhorn

(1925), Blos (1962), Cohen (1955), Friedlander (1947), Kammerer (1960), McCord et McCord (1964), que de dire qu'ils vivent au niveau du principe de plaisir, qu'ils sont hédoniques.

Les résultats des recherches empiriques sur les valeurs (Deslauriers *et al.*, 1969 ; Szabo *et al.*, 1964) le confirment également. De plus, McCord et McCord (1956) rapportent que les réponses des jeunes psychopathes face à des violations relevaient plus de la satisfaction et de la peur des punitions que celles des sujets du groupe de contrôle. Kohlberg (1958 : voir Kohlberg, 1964) arrive également aux mêmes conclusions en termes de niveau prémoral du jugement des délinquants.

Délaissant l'aspect de plaisir, Bandura et Walters (1959) ont constaté que les garçons agressifs recouraient plus à la peur des punitions externes qu'à la culpabilité comme mécanisme de contrôle des pulsions. À son tour, Stephenson (1966) a noté que la crainte des sanctions occupait, chez de jeunes adultes psychopathes, la première place parmi les raisons pour lesquelles il faut respecter la loi.

Par conséquent, les valeurs motivantes des jeunes délinquants sont vraisemblablement beaucoup plus hédoniques que celles de leurs pairs adaptés.

En plus d'être orientés vers le plaisir, il devient de plus en plus reconnu que les délinquants sont fortement dépendants de leurs semblables, non seulement quant au soutien matériel ou psychologique nécessaire à la réalisation des délits (Fau, 1952 ; Redl, 1966), mais aussi quant à leur valorisation (Hijazi, 1966 ; Reymond-Rivier, 1965). Mailloux et Lavallée (1959) ont d'ailleurs identifié un type de délinquants dominés par la honte qu'ils éprouveraient à être différents de leurs pairs, à être objet de leur risée.

Cette dépendance commande forcément la conformité à un groupe. Mais n'est-ce pas là un impératif propre à la phase d'adolescence ? Qu'on l'explique en termes de seul statut disponible durant cette période de moratoire psychosocial (Ausubel, 1954), de distanciation par rapport aux investissements libidinaux objectaux et aux images parentales (Kestemberg, 1962), d'idéal du moi provisoire (Kestemberg, 1962), de remède contre l'insécurité (Blos, 1962), il demeure que tout adolescent a besoin de « vivre dans une dépendance réciproque où chacun n'est reconnu qu'à condition d'être semblable aux autres » (Blos, 1962, p.

142) ¹⁶. Blos (1962) ajoute encore que son acceptation sera conditionnelle à son entrée « dans l'uniformisme particulier qui s'est établi dans un groupe donné » (p. 142) ¹⁷.

Toutefois, le délinquant est l'adolescent pour qui la conformité et l'approbation par les pairs sont les plus vitales. Si l'hypothèse émise par Sheriff et Cantril (1947 : voir Ausubel, 1954) est juste, à savoir que le besoin de se conformer aux normes des pairs est directement proportionnel à tout accroissement de la marginalité du statut adolescent, le délinquant, parce qu'il est le plus marginal des membres de sa classe d'âge, se doit d'être muni d'un puissant « radar psychologique », sinon il perd toute valorisation. De plus, de par les expériences douloureuses et cruciales qu'il a connues, comme le rejet, les frustrations précoces, des attitudes disciplinaires où la permissivité se combine à l'hostilité, des méthodes disciplinaires qui ne sont pas orientées vers l'amour, l'inconstance disciplinaire, il n'a pas reçu de ses deux parents la part d'amour qui lui revenait ni trouvé en eux de modèles identificatoires adéquats, à moins d'être plongé dans une situation d'anomie. Sa soif d'amour est loin d'être altérée et il devra se tourner vers les autres pour trouver une réponse à l'impérieux besoin qu'il a de se faire accepter. La voie royale qui s'ouvre à lui est alors celle du groupe pathologique, du gang (Fau, 1952). Il agira désormais de façon à ne pas perdre l'estime de ses semblables, personnes qui sont devenues pour lui « significatives ». Il adoptera le code de son groupe, code dont la férocité tolère peu les défaillances ni les intrusions étrangères.

Toutes ces raisons portent à croire que les délinquants sont plus sensibles aux valeurs motivantes allocentriques que les adolescents socialement adaptés. Ce que Szabo *et al.* (1964) avaient trouvé à propos de la valeur « loyauté aux amis ». Par contre, Stephenson (1966) est arrivé à des résultats exactement contraires à l'hypothèse qui vient d'être émise. Elle reste néanmoins valable, car les sujets étudiés par Stephenson étaient des psychopathes dont une des caractéristiques principales était justement l'incapacité d'entrer en relation avec autrui.

Si le délinquant, dans sa crainte d'encourir l'anathème de la part de ses pairs, est semblable dans une certaine mesure aux autres adolescents, il faut se demander s'il l'est aussi dans celle

16. La pagination est celle de l'édition de 1967.

17. La pagination est celle de l'édition de 1967.

de perdre l'approbation des figures d'autorité. La révolte contre l'autorité est un phénomène adolescent trop connu, pour ne pas dire trop courant, pour qu'il soit nécessaire de s'y attarder. Elle reste néanmoins paradoxale et par l'acharnement que les jeunes mettent à prouver aux adultes combien ces derniers leur sont indifférents (Kestenberg, 1962) et par leur désir, le plus souvent inconscient, de cadres et de limitations que ces mêmes adultes leur imposeraient. Une telle ambivalence traduit bien une certaine dose d'anxiété où l'on tient compte du jugement ou des demandes des personnes en autorité. Se retrouve-t-elle aussi chez les anti-sociaux ?

Au moment de l'adolescence, il y a longtemps que les hostilités sont amorcées, mettant aux prises délinquants et figures d'autorité. À cause des expériences traumatisantes dont il a été question précédemment, le futur délinquant s'oppose assez rapidement à ses parents et élargit graduellement son tir à toute personne en autorité, sans oublier les professeurs et les policiers. C'est un combat sans merci qui se généralisera à toute la société, à l'exclusion des congénères, et consacrera une rupture de ban quasi totale, sinon définitive (Hijazi, 1966 ; Mailloux et Lavallée, 1962a). Non seulement sera-t-il moins enclin que les autres à se soumettre à l'autorité, comme l'ont noté Glueck et Glueck (1952), mais, contrairement à l'observation de ces auteurs, son hostilité sera franche, laissant peu de place à l'ambivalence, à l'hésitation. En fait, il rejette le respect de l'autorité en tant que valeur (Gagné, 1970). D'agressé, il a été mué en agresseur dont la perception du rôle des personnes en autorité est principalement axée sur la punition (McCord et McCord, 1956). Dans ces conditions, il serait périlleux d'exagérer la sensibilisation des délinquants à la réprobation qui leur viendrait de personnes en autorité, qu'ils abhorrent le plus souvent, et nous émettons l'hypothèse qu'elle est beaucoup moins forte que celle de jeunes gens adaptés.

Quant à elle, l'anxiété d'intégrité présuppose une dose d'estime de soi suffisante pour qu'on craigne de la voir diminuer ou qu'on veuille la sauvegarder ou la renforcer. Or, il est notoire que les délinquants en sont dépourvus. Aussi bien Mailloux et Lavallée (1959, 1962b) que Hijazi (1966) et Reiss (1952), pour ne nommer qu'eux, soulignent cette carence. L'identification négative où le délinquant se perçoit comme un « mouton noir » ou une « brebis galeuse » le conduit, selon Mailloux et Lavallée (1962b) à un sentiment de perte irréversible d'estime de soi. C'est pour

combler ce vide insupportable, intolérable que ce jeune se tourne vers le gang et l'agir délinquant. Il trouvera là la seule valorisation qui soit désormais à sa portée (Hijazi, 1966 ; Mailloux et Lavallée, 1960 ; Reymond-Rivier, 1965). C'est ainsi qu'il parviendra à la réalisation de soi substitutive dont parle Hijazi (1966).

N'appréhendant pas de perdre ce qu'ils n'ont pas, les délinquants, contrairement aux adolescents adaptés, sont moins motivés par des valeurs d'anxiété d'intégrité. S'il est vrai, comme le prétendait Lynd (1958 : voir Janis *et al.*, 1969) qu'une baisse d'estime de soi est souvent perçue comme une forme de culpabilité, et puisque la culpabilité relève de la conscience, cette affirmation se trouve renforcée par les travaux de Bandura et Walters (1959) et de Stephenson (1966) prouvant que la conscience des délinquants est défaillante par rapport à celle des non-délinquants.

En résumé, et à titre d'hypothèses, les valeurs motivantes des jeunes antisociaux, par rapport à celles d'adolescents socialement adaptés, recèlent une dose plus élevée d'anxiété hédonique et allocentrique et une quantité plus faible d'anxiété d'autorité et d'intégrité.

*c) La mesure des valeurs motivantes
engendrées par l'anxiété*

Le lecteur se souviendra que la valeur se mesure ordinairement à l'aide du mot, de la question, de l'énoncé ou de la situation. Face à cet éventail, le choix d'une technique appropriée aux valeurs motivantes se pose donc.

Sans vouloir discréditer les autres méthodes, celle de la situation l'emporte. Le moindre de ses avantages est qu'à l'inverse du mot (Richard, 1968 ; Szabo *et al.*, 1964), de la question (Stephenson, 1966 ; Szabo *et al.*, 1964 ; Trent, 1958), et de l'énoncé (Deslauriers *et al.*, 1969 ; Dorn, 1969 ; Gagné, 1970 ; Gordon *et al.*, 1963 ; Landis *et al.*, 1963 ; McCord et McCord, 1956), il semble qu'elle n'ait jamais été éprouvée auprès des délinquants dans le but d'étudier leurs valeurs, bien qu'elle l'ait été dans celui d'analyser leur jugement moral (Baruk et Bachet, 1950 ; McKenna, 1955 ; Szabo *et al.*, 1964). Toutes les espérances deviennent alors permises, d'autant que les recherches susmentionnées n'ont souvent mené qu'à des résultats peu discriminants. D'autant aussi que la situation, en plongeant les sujets dans un vécu possible, est susceptible de minimiser l'élément de sophisti-

cation propre à toute mesure expérimentale et de réduire, en conséquence, l'acuité qu'on reconnaît aux délinquants à ne donner que des réponses socialement acceptables.

Il faut ajouter, de plus, que cette mesure est hautement préconisée par certains auteurs. À preuve, qu'il suffise de citer Barton (1962) et Fallding (1965). Le premier avance que : « À défaut d'étudier le comportement actuel, il semblerait que la méthode de l'« histoire » soit celle qui corresponde le plus à l'idée que ce sont les valeurs fondamentales qui, dans la vie, influent sur les décisions » (p. S-88). Jugeant de la recherche entreprise par Jones, il dit encore que :

La couleur et le réalisme des histoires ont fait que non seulement le questionnaire était plus agréable mais les réponses probablement plus valides. Ces histoires se rapprochaient beaucoup plus des situations de réalité [...] que ce n'aurait été le cas pour une série de questions abstraites (p. S-86).

Fallding (1965), pour sa part, appuyant sur sa propre définition des valeurs, prétend que : « Nous sommes sur la bonne voie pour découvrir les valeurs d'une personne [...] si elle peut nous dire ce que serait son choix dans des situations hypothétiques » (p. 232).

Enfin, et c'est là son avantage incontestable, la méthode de la situation, particulièrement suivant l'application que Taba (1949a) en a faite dans son *Life Problems Test*, est celle qui répond le plus adéquatement à la nature même des valeurs motivantes. Ne perdons pas de vue qu'elles n'ont de sens que par rapport à ce qu'elles induisent. L'instrument de mesure se doit donc de respecter cette exigence et de tenir compte non seulement des valeurs motivantes, mais aussi des valeurs et des non-valeurs induites, même si l'accent reste mis sur les premières. Seule la situation permet de rencontrer cet impératif.

À l'instar donc de celui qu'a utilisé Taba (1949a), mais en y introduisant des différences quant au contenu et quant à plusieurs autres éléments d'importance, l'instrument se composera donc de situations et de listes de raisons. Les premières ont pour but d'illustrer des valeurs susceptibles d'être induites par les valeurs motivantes. Elles ne comportent pas un « conflit entre deux valeurs, comme l'amitié et la responsabilité » (Taba, 1949a, p. 263), mais bien entre une valeur et sa non-valeur, tel respecter l'autorité et ne pas respecter l'autorité. Elles se terminent toutes par une

alternative dont une solution reflète nécessairement l'adhésion à la valeur sous-tendue par la situation — il s'agit alors d'une valeur induite — et l'autre entraîne automatiquement la non-acceptation ou le rejet de cette valeur — auquel cas il y a alors une non-valeur d'induite. Le sujet est prié de dire à laquelle des deux solutions il se rallie.

Quant aux listes des raisons, c'est-à-dire des valeurs motivantes, elles se rapportent en nombre égal à l'un des quatre types d'anxiété préétablis. On demande au sujet de cocher deux raisons sur les huit qui lui sont présentées tant pour justifier la solution qu'il a choisie que l'autre qu'il n'a pas choisie. Toutes les valeurs motivantes sont neutres ; il n'y est pas question de « raisons qui représenteraient habituellement des valeurs positives et négatives » (Taba, 1949a, p. 263).

C'est très schématiquement décrit, l'instrument propice à la mesure des valeurs motivantes dont le lecteur trouvera un exemple en appendice ¹⁸.

Avant de livrer ce texte à la réflexion de Christian Debuyst, il ne semble pas superflu de résumer les grandes lignes de la démarche que nous avons poursuivie. En prenant comme point de départ la théorie axiologique élaborée par Spranger et Allport, où les valeurs sont considérées comme des motivations qui prédisposent au comportement, on en est arrivé à une nouvelle notion de valeurs, celle des valeurs motivantes. Il existerait, en effet, des valeurs intermédiaires entre l'individu et l'univers valoriel auquel il prétend, qui sont susceptibles d'induire tant ses valeurs que ses non-valeurs et qui reçoivent pour y parvenir leur pouvoir d'une puissance motivationnelle reconnue : l'anxiété. Il devenait alors possible d'accoler aux valeurs motivantes une typologie développée à propos de l'anxiété, à savoir : l'anxiété hédonique, l'anxiété allocentrique, l'anxiété d'autorité et l'anxiété d'intégrité. L'étude des principales caractéristiques des jeunes délinquants a permis de poser comme hypothèse que, comparés à leurs pairs socialement adaptés, ils étaient plus sensibles que ces derniers aux deux premiers types d'anxiété, alors qu'ils l'étaient moins aux deux autres.

18. Afin de ne pas nuire au caractère théorique de cet article, nous n'avons pas cru bon de présenter ici les résultats de l'expérimentation qui s'ensuivit. Le lecteur qui s'y intéresserait pourrait consulter l'ouvrage de Francyne Goyer-Michaud, *les Valeurs motivantes engendrées par l'anxiété chez les délinquants*, thèse de doctorat inédite, Université de Montréal, 1971.

Parallèlement à l'élaboration de ce nouveau concept, nous avons passé en revue les différentes mesures mises au point pour déceler les valeurs, pour finalement nous attarder sur celle qui semblait la plus adéquate, compte tenu de la problématique en cause. Si nous avons cru bon d'en donner ne serait-ce qu'un bref aperçu, c'est que nous n'avons jamais voulu dissocier, tout au long de ce texte, la portée d'un nouveau concept de sa réalisation expérimentale.

TROISIÈME PARTIE

PERSPECTIVE CRITIQUE DE L'ÉTUDE DES VALEURS

Les pages qui vont suivre constituent une « note de lecture » faite à propos du texte de Francyne Goyer-Michaud sur les valeurs. Il s'agit donc d'une réflexion, et non d'une étude systématique qui prolongerait celle que l'on vient de lire. Une telle étude aurait exigé un recueil d'informations que nous n'aurions pas eu le temps de mener à bien.

Notre seul but, dès lors, est de poser un certain nombre de questions et d'amorcer un dialogue entre deux perspectives qui apparaîtront ici : l'une qui s'inscrit dans la ligne anglo-saxonne, et l'autre, dans la ligne européenne, avec les qualités et les défauts que l'une et l'autre présentent.

Poursuivre cet approfondissement nous paraît essentiel, même si à première vue le thème abordé dépasse les intérêts immédiats des criminologues. Les questions, en effet, portent sur l'enracinement même du comportement humain, ou plus généralement, sur le sens profond que celui-ci prend pour l'homme, si on le rapporte au cadre motivationnel auquel ce sens nous réfère.

Il est inutile de rappeler combien, à l'heure actuelle, cette question du *sens* qu'a un comportement se pose avec acuité tant dans la société nord-américaine que dans la société européenne. Ce qu'on a appelé un conflit de culture entre générations porte en partie sur ce sens à donner au comportement, et l'on se souviendra que ce fut là le thème de l'étude qui a inauguré cette revue il y a plus de trois ans. On comprendra, dès lors, qu'à la suite de Francyne Goyer-Michaud, nous ayons voulu poursuivre cet effort déjà commencé.

Il nous faut cependant rappeler que la difficulté du thème est telle que ce qui pourrait apparaître comme critique n'est en réalité qu'une interrogation à laquelle aucune réponse certaine ne peut être donnée. Tout, dès lors, reste ici de l'ordre des propositions à discuter. La grande qualité de l'article de Francyne Goyer-Michaud est d'avoir rendu la discussion possible par sa clarté, sa précision et sa logique.

L'analyse des valeurs, telle que la poursuit Francyne Goyer-Michaud, se situe dans le cadre des recherches sur les attitudes morales. D'une manière très explicite, elle se réfère au travail que Szabo et ses collaborateurs ont poursuivi sur ce thème (1968). Nous retrouvons d'ailleurs un grand nombre de références communes. Cela veut donc dire que la perspective sociologique, ou psychosociologique, qui était celle de Szabo et de son équipe conserve dans cette recherche psychologique une importance considérable et donne finalement à l'auteur sa base conceptuelle. Ceci ne constitue nullement une critique et peut même apparaître comme une manière de reconnaître qu'il s'agit là d'une tentative de criminologie « intégrée ». Les résultats de cette recherche confirment d'ailleurs dans une grande mesure l'enquête faite par l'École de criminologie de l'Université de Montréal, il y a quelques années.

Néanmoins, cette orientation prise par la recherche dans ce domaine des valeurs, tout en étant très féconde, n'est cependant pas la seule et nous voudrions présenter une autre perspective qui, sans doute, est plus tributaire de la tradition européenne et prend une résonance plus nettement clinique. Nous le ferons à travers une discussion avec Francyne Goyer-Michaud qui portera successivement sur la notion même de valeur, sur les sources susceptibles de les engendrer et finalement sur la conception de la personnalité qui résulte des positions prises au départ. Nous verrons ensuite les répercussions qui en résulteront au niveau criminologique.

A. LA NOTION DE VALEUR

Nous n'allons pas reprendre toutes les définitions que l'on pourrait donner à ce terme de valeur. Francyne Goyer-Michaud nous a présenté un aperçu des différents sens dans lesquels ce terme a déjà été pris et la littérature anglo-saxonne est à ce point de vue très abondante. Notre point de départ sera le suivant : il est

possible de s'engager, nous semble-t-il, dans deux problématiques différentes qui détermineront d'une certaine manière la signification de ce terme.

a) *Problématique 1*

L'étude des valeurs peut nous amener à mettre l'accent sur l'attitude qu'a l'homme en face d'une règle éthique qui détermine son comportement et à travers laquelle s'exprime une « valeur » que nous pourrions appeler sociale parce que la société ou un groupe dans cette société la consacre.

Pour prendre un exemple que nous choisissons volontairement très simple, nous dirons que dans le mariage, un individu reste fidèle à sa femme parce qu'il respecte cette valeur qu'est la fidélité ; celle-ci lui a été transmise par le groupe auquel il adhère ; il s'y conforme pour des raisons qui varient peut-être, mais en tout cas, le respect de cette valeur est lié à son adhésion au groupe dont la règle émane et qui lui donne son sens. L'amour qu'il a pour sa femme ne se conçoit pas en dehors de ce contexte normatif qui pour lui traduit l'expérience éthique fondamentale. C'est là une manière de poser le problème.

En référant la notion de valeur à une règle, nous retrouvons d'ailleurs une démarche qui apparaît dans la définition que donne l'anthropologue Kluckhohn (1951) et que Francyne Goyer-Michaud adopte pour son propre compte : « La valeur peut se définir comme cet aspect de la motivation qui se réfère aux règles de conduite personnelles ou culturelles... » (p. 425)¹⁹.

La référence à un cadre normatif existant paraît donc être ce qui confère une valeur à un type de comportement, ou, en d'autres termes, ce qui fait de ce type de comportement le comportement que le sujet adopte.

b) *Problématique 2*

Une autre manière de poser le problème des valeurs nous amène à étudier l'attitude (ou la conduite) qu'a un sujet par rapport à un objet²⁰ qu'il valorise et avec lequel il établit un lien témoignant d'une subordination à cet objet qui devient déterminant dans sa vie. Cette attitude donnera à son comportement certaines

19. La pagination est celle de l'édition de 1962.

20. Nous utilisons le terme d'*objet* dans un sens très large. Il est évident que l'objet valorisé est habituellement une personne.

qualités que dans la suite le groupe peut ériger en « règles » parce qu'il y voit certains avantages.

Ainsi, nous dirons, pour reprendre notre exemple, que si un individu est fidèle à sa femme, ce n'est pas parce qu'il existe une règle du groupe qui le prescrit et qui modèle la manière de se comporter à son égard (on est fidèle parce qu'on a intériorisé une règle qui nous prescrit d'être fidèle), mais bien parce qu'il aime sa femme et que la vie de cet individu se trouve tout naturellement ordonnée en fonction de cet attachement et de cette valorisation. Le sujet est animé par cette valeur que constitue la personne à laquelle il est attaché, et ce fait donne à son comportement une qualité et une densité que celui-ci n'aurait pas sinon. En d'autres termes, la fidélité découle tout naturellement de l'amour et de l'attachement qu'a le sujet et qui l'amène à tenir compte de l'autre et à ordonner son comportement à partir des préoccupations de celui-ci ; c'est dans cette mesure que l'autre est effectivement vécu comme valeur.

Dans cette hypothèse, on pourrait dire que la fidélité ne devient problème, et la règle n'est perçue en tant que telle qu'à partir du moment où l'amour décroît, ou que cet amour n'englobe plus l'ensemble des besoins sexuels et affectifs que le sujet connaît. La règle que lui impose la fidélité peut alors paraître rassurante ou au contraire astreignante. Rassurante, dans la mesure où elle permet au sujet de se protéger contre son envie de courir des aventures extra-conjugales ; astreignante : parce qu'elle l'empêche de faire ce qu'il désirerait faire, d'autant plus que cette règle imposant la fidélité est soutenue par la société qui y trouve une sauvegarde, un moyen de préserver la stabilité et de protéger les intérêts des diverses personnes engagées dans l'aventure du couple.

Dès lors, le raisonnement que nous présentons est le suivant : l'attitude de fidélité ne trouve son sens premier qu'en référence à l'objet valorisé (dans ce cas, la femme ou l'homme que l'on aime). La valeur ordonnatrice du comportement est dès lors cet objet. C'est donc le lien valorisant que l'homme a établi qui constitue l'élément essentiel. Dans l'exemple cité, on peut dire qu'en tombant amoureux, l'homme et la femme réinventent la fidélité sans que celle-ci ne soit imaginée comme règle. C'est ainsi que les valeurs sont génératrices de comportements pour ceux qui les vivent.

La fidélité ne devient règle ou se trouve érigée en valeur (on est fidèle parce qu'on respecte cette valeur qu'est la fidélité) que

lorsque le lien que l'on avait établi avec l'objet tend à se détériorer. Différentes possibilités peuvent alors apparaître : (1) l'attitude de fidélité que le sujet adopte peut fort bien rester liée à l'objet. Il reste fidèle parce qu'il ne veut pas que son partenaire, auquel il reste attaché, vive une situation pénible en apprenant ses aventures extra-conjugales. (2) Il se peut aussi que le respect de la règle « fidélité » soit déterminé par d'autres valeurs qui, au moment où l'une d'elles devient vacillante, tendent à prendre le relais ; ces valeurs peuvent être « le respect de la parole donnée dans les relations avec autrui », « la volonté de ne pas mettre les enfants dans une situation difficile », etc. (3) Ou finalement, le sujet peut fort bien respecter cette valeur parce que, malgré son désir d'être infidèle, il préfère choisir la tranquillité que lui donne une vie sans aventures, ou parce qu'il ne veut pas donner à ses amis ou à son entourage l'image d'un « homme dépravé ». Dans ce cas, le respect de la règle selon laquelle « en mariage il faut être fidèle à son conjoint » n'a plus grand-chose à voir avec l'objet qui, dans la perspective que nous avons adoptée, donne normalement son sens à ce respect. Le respect de la règle est utilisé à l'avantage du sujet lui-même ; c'est un *moyen* pour obtenir la tranquillité, ou pour conserver ce plaisir d'être estimé par les autres.

À partir de cette perspective, nous pourrions donner à la notion de valeur une autre définition que nous empruntons cette fois à un psychanalyste, Odier (1947) : « On ne peut parler de valeur que dès l'instant où le moi esquisse ou accomplit un pas en dehors de la sphère délimitée des fonctions, c'est-à-dire, de ses besoins biologiques, instinctifs et affectifs d'une part ; et dans le domaine social, de ses intérêts d'autre part » (p. 55).

Cette définition exigerait de nombreux commentaires et nous amène à établir un clivage entre « valeur » et « fonction ». Qu'il nous suffise ici d'indiquer qu'un même objet peut avoir tantôt une signification « valorielle », tantôt une signification « fonctionnelle ».

Il représente effectivement une valeur dans la mesure où le sujet est amené à s'y subordonner et où il ordonne son comportement à partir de cet objet. Par contre, le même objet deviendra « fonctionnel », dans la mesure où il est utilisé pour satisfaire les besoins du sujet ou ses intérêts.

C'est ainsi que l'on pourrait parler de *vraies valeurs* et de *valeurs fonctionnelles*, cette distinction étant valable tant pour

l'objet qui suscite une valorisation (la femme ou l'homme que l'on aime, les enfants auxquels on est attaché, le respect d'autrui dans les relations que l'on établit, etc.), que pour le comportement valorisé et érigé en règle (la fidélité, l'honnêteté, etc.).

Dans le cas où il s'agit de l'objet qui suscite une valorisation, on peut dire que cet objet constituera une *vraie valeur* dans la mesure où le sujet s'y subordonne effectivement et sacrifie, dans une certaine mesure, son point de vue pour reconnaître ou pour adopter le point de vue de l'autre. Ce même objet ne constituera, au contraire, qu'une *valeur fonctionnelle* si l'attachement que le sujet y manifeste ne sert, en réalité, que le sujet lui-même. Dans ce cas, cet attachement à l'objet qui peut paraître « vertueux » ne constitue en réalité qu'un paravent permettant de satisfaire des tendances égocentriques. (Le sujet peut aimer ou être attaché à sa femme parce que celle-ci lui apporte du prestige auprès des autres. Il peut également être attentif à ses enfants parce que grâce à eux, il bénéficie des allocations familiales, ou parce que cet attachement lui permet de jouer le rôle de « père parfait » ou de « mère parfaite ».)

De la même manière, si nous prenons un comportement valorisé et érigé en règle, cette valeur que constitue la règle que le sujet respecte peut également constituer une *vraie valeur* ou une *valeur fonctionnelle* pour les mêmes raisons que celles que nous venons d'indiquer.

Il est cependant évident que tout objet ou que toute règle qui constitue pour le sujet une vraie valeur, joue bien souvent, et en même temps, un rôle fonctionnel. Néanmoins, le problème devient sérieux lorsque cet objet ou que cette règle *ne joue plus que ce rôle fonctionnel*. Nous entrons dans ce cas dans le domaine de la morale inauthentique ou de l'utilisation des valeurs.

En conclusion, dès lors, les différences de sens qu'une attitude éthique ou morale peut avoir dépendent du rôle que joue l'objet ou la règle valorisée dans le cadre motivationnel du sujet.

On peut dire que la plupart des recherches sur les attitudes morales négligent de tenir compte d'un clivage de ce genre et se contentent de mesurer l'attitude que le sujet manifeste à l'égard d'une règle ou d'une pratique. Cela résulte sans doute du fait que, pour ces auteurs, la règle trouve uniquement son origine dans le groupe social qui l'a élaborée et qui l'impose, et que

l'attitude du sujet à l'égard de l'objet est déterminée de l'extérieur par la pression que le groupe exerce. Il importe dans ce cas de rechercher dans quelle mesure les règles sont intériorisées et si les valeurs que présente le sujet sont en conformité ou non avec celles qui ont cours dans la société. En d'autres termes, l'expérience de l'interdiction sociale est considérée comme l'événement premier qui détermine l'éthique du sujet et les caractéristiques du comportement qu'il adoptera. La peur d'un rejet social possible constitue dans ce cas la motivation sous-jacente à toute éthique. Dans sa recherche des valeurs motivantes, c'est un peu dans cette ligne que Francyne Goyer-Michaud se situe.

Par contre, tout en admettant l'importance de ce point de vue, nous pensons qu'il ne constitue qu'une explication partielle qui nous maintient au niveau de ce que Odier (1947) appelait la morale fonctionnelle. Cette expérience de l'interdit ne nous paraît pas constituer l'événement premier de la morale. Celui-ci, nous semble-t-il, est beaucoup plus l'expérience vécue d'un lien avec un objet perçu comme valeur, c'est-à-dire dont l'importance suscite une attitude de subordination assumée. Une telle expérience, dès lors, est génératrice d'attitudes dont certaines peuvent être érigées en règles par un groupe social qui en saisit l'importance. Il en résulte qu'une telle règle peut effectivement n'être perçue par quelqu'un qu'au niveau de l'interdit, si pour lui cette expérience n'a jamais été vécue et n'a pas de signification. Il se peut également que la règle ne corresponde plus à la manière dont le lien est actuellement vécu, et il s'agira dès lors de la repenser. Cela veut donc dire que nous nous trouvons dans un au-delà de la morale sociale, ce qui ne signifie nullement que nous nous trouvons dans un au-delà de la morale tout court.

Ce débat pourra se poursuivre à travers un deuxième point susceptible de l'éclairer un peu plus, et qui constitue le centre de la recherche de Francyne Goyer-Michaud.

B. L'ANXIÉTÉ COMME SOURCE DES VALEURS MOTIVANTES

On ne peut évidemment pas affirmer que pour Francyne Goyer-Michaud, l'anxiété soit la seule source possible de valeurs motivantes. Certains passages de son texte semblent même suggérer le contraire. Néanmoins, dans sa recherche, elle choisit de

prendre l'anxiété comme unique cadre explicatif à partir duquel le rattachement aux valeurs peut se comprendre, et par le fait même, elle restreint son champ au seul rôle fonctionnel des valeurs. En effet, le terme d'anxiété est entendu, à l'instar de nombreux auteurs américains, dans le même sens que la peur. Il en résulte que le mouvement par lequel un individu valorise un objet ou un type de comportement est essentiellement la peur de ne pouvoir atteindre ou maintenir un certain bien-être intérieur, l'objet ou le comportement étant vu en référence à ce bien-être à préserver. Ce « bien-être » constitue, dès lors, la valeur motivante centrale à partir de laquelle les autres valeurs sont induites. Ce cadre explicatif est cependant complexe en ce sens qu'il importe de distinguer différents types de bien-être, liés à différentes formes d'anxiété ; en effet, la typologie de McCord et McCord (1960) décrit une anxiété liée à l'hédonisme, une anxiété allocentrique, une anxiété d'autorité et une anxiété d'intégrité. Pour ne pas devoir définir ces termes que Francyne Goyer-Michaud a décrits, nous pourrions reprendre, toujours à travers le même exemple, les quatre types d'anxiété. Nous verrons — et nous pouvons nous y attendre — que les valeurs engendrées par ces types d'anxiété (ou valeurs induites) ne nous font pas quitter le niveau fonctionnel, et dès lors, ne nous engagent pas sur la voie de ce que nous appellerions les vraies valeurs.

Si nous reprenons à partir de ce cadre les différents motifs d'être fidèle, nous aurons d'abord l'anxiété liée à l'hédonisme : un sujet est fidèle parce que le fait de ne pas respecter cette règle aurait pour conséquence des ennuis et des difficultés de tout genre, de telle sorte que dans ce cas, la fidélité serait une valeur née de l'anxiété qu'il éprouverait de perdre sa tranquillité, et d'une volonté de jouir de la vie sans avoir de problèmes.

Le deuxième type d'anxiété est l'anxiété allocentrique. Si nous définissons ce terme à partir des descriptions de Riesman (1950) que reprend Francyne Goyer-Michaud, nous pourrions dire que le sujet est fidèle parce qu'il craint qu'une infidélité ne heurte son entourage et ne diminue l'estime que ses amis ont pour lui. Il ne s'agit donc nullement, comme on aurait pu le croire, d'une peur de briser le lien affectif que le sujet a avec la personne qu'il aime, mais bien d'une peur de perdre l'estime des pairs, du fait que le sujet n'a pas respecté une règle qui a cours parmi ces pairs et que son attention est braquée sur l'appréciation de ceux-ci.

Le sujet dominé par le troisième type d'anxiété (d'autorité) resterait fidèle parce qu'il a peur de heurter les figures d'autorité, que ce soit son père, son curé, etc., et pour cette raison, de perdre sa tranquillité ou son bien-être spirituel.

Finalement, l'anxiété d'intégrité — ce terme étant pris dans le sens où l'entend Riesman (1950) — pousse le sujet à rester fidèle, parce que sans cela, il aurait l'impression d'aller à l'encontre de ses principes et de perdre l'estime qu'il a pour lui-même. Comme en ce qui concerne l'anxiété allocentrique, l'objet auquel le sujet est fidèle ne semble jouer aucun rôle dans ce qui motive le comportement de fidélité. Si le sujet vivait dans un milieu où les règles étaient contraires à celles que nous avons supposées, la fidélité serait une non-valeur et un comportement infidèle serait valorisé.

Des descriptions de ce genre sont très judicieuses et nous permettent d'atteindre, comme l'ont d'ailleurs fait De Greeff et de nombreux psychanalystes, les raisons plus ou moins subconscientes qui motivent le comportement moral. En cela, les notions de valeur motivante et de valeur induite qu'introduit l'auteur sont utiles, car elles nous montrent qu'à côté d'une hiérarchie des valeurs, il existe une relation plus complexe que nous pourrions appeler une relation en cascade, l'une (la valeur motivante, que le sujet est généralement peu capable d'exprimer clairement), pouvant en susciter d'autres (les valeurs induites) en vue de se réaliser.

Néanmoins, ce qui nous paraît dans ce système explicatif, embarrassant est qu'aucune place n'est laissée à cette valeur motivante que pourrait et que devrait constituer l'objet même auquel le sujet est lié et à l'égard duquel le comportement s'ordonne pour autant qu'il reconnaisse cet objet comme ayant une réalité qu'il lui importe de respecter en tant que telle. Ce qui nous paraît paradoxal est que nous ne voyons pas comment nous aurions pu classer dans cette typologie un individu qui aurait été fidèle par amour pour sa femme ou parce qu'il lui semblait important de tenir compte des sentiments pénibles que celle-ci aurait pu éprouver en le sachant amoureux de quelqu'un d'autre.

Cela veut-il dire que ce genre de raison n'existe pas ou que derrière l'amour, ou la prise en considération de l'autre en tant que tel, se retrouve toujours une autre motivation qui serait, en réalité, égocentrique ?

Peut-être l'exemple de la fidélité que nous avons choisi apparaît-il comme discutable ou arbitraire. Nous pourrions en prendre d'autres et nous constaterons que le problème se pose toujours dans les mêmes termes. Prenons la probité ou l'honnêteté. Nous pourrions évidemment être honnêtes pour ne pas avoir d'ennuis ou de complications dans la vie. Nous pourrions l'être pour ne pas perdre l'estime de nos pairs, ou pour ne pas encourir la condamnation des autorités civiles ou religieuses, ou de la divinité. Nous pourrions l'être pour conserver l'estime que nous avons à l'égard de nous-mêmes. Des éléments comme ceux-là interviennent indiscutablement dans les diverses motivations qui nous poussent à avoir un comportement moral déterminé. Ils se situent, néanmoins, au niveau de ce que nous avons appelé avec Odier (1947) la morale fonctionnelle et se rapprochent par certains aspects de ce que Piaget (1932) appelait la morale hétéronome. À un autre niveau, nous pourrions également être honnêtes parce qu'autrui représente pour nous un être ayant une réalité propre qui, pour pouvoir vivre et s'épanouir, a besoin de s'entourer d'un certain nombre de biens qu'il a acquis légitimement et auxquels il est attaché, et qu'en plus, la vie dans la cité serait impossible et marquée par l'injustice si le respect des biens et du travail de l'autre n'était pas une règle que l'on respecte. C'est-à-dire que l'adhésion à la norme est dans ce cas liée à une reconnaissance de la personne d'autrui, à laquelle nous lions certains droits indispensables à sa vie et à son épanouissement.

Dans ce cas, l'honnêteté s'impose à nous, non pas seulement à la suite d'une pression qui mettrait en cause notre bien-être intérieur que nous cherchons à protéger, mais bien parce que le lien que nous avons établi avec autrui et la manière dont nous concevons les rapports humains nous font considérer ce comportement comme nécessaire, même s'il nous coûte.

Nous dirons, ici encore, que la valeur motivante est cette présence d'autrui que nous avons constituée en nous à la suite des expériences que nous avons vécues et qui nous ont permis de donner un sens à l'honnêteté.

Ce que nous venons de dire ne supprime en rien l'importance qu'a cette pression de la société (ou du groupe) dans la vie de l'homme. Mais, la règle à travers laquelle cette pression s'exprime, ne nous paraît pas première. Ce qui nous paraît premier est

un type d'expérience que nous avons été capables de vivre, et à travers laquelle autrui nous est apparu comme valeur.

Certaines conditions sont évidemment requises pour qu'une expérience de ce genre puisse être vécue, et c'est à ce niveau que le cadre social et culturel présente une importance capitale. La socialisation, au vrai sens du mot, ne nous réfère pas seulement à l'intériorisation des règles faites sous la pression du milieu, ces règles nous imposant, par exemple, que le bien d'autrui soit respecté. Celle-ci nous réfère plus fondamentalement aux possibilités que le sujet a eues — et que le milieu social doit pouvoir lui donner — de faire certaines expériences indispensables pour qu'autrui apparaisse comme une valeur à partir de laquelle les règles se créent. C'est à ce propos que la responsabilité du milieu social nous paraît grande.

Sans doute, n'en est-il pas moins vrai de dire que, dans la réalité, le niveau moral auquel un grand nombre se situe est celui d'une morale fonctionnelle et qu'il existe une tentation permanente d'en revenir à ce mode de relation où les « valeurs » sont utilisées à des intérêts personnels. C'est la raison pour laquelle, dans sa définition, Odier (1947) utilise une formule prudente : « on ne peut parler de valeur que dès l'instant où le moi esquisse un pas en dehors de la sphère délimitée des fonctions... » (p. 55). C'est donc dire que cette morale suppose une attention et un effort continuellement repris et repensé, ce qui, manifestement, n'est pas facile.

On pourrait évidemment se demander s'il est justifié de parler ainsi de deux niveaux de la morale ; en effet, lorsque nous envisageons les « valeurs » dont le ressort est la peur, nous situons la morale à travers laquelle ces valeurs s'expriment comme une morale fonctionnelle, alors que d'autre part, lorsque la valeur présente un caractère objectal (c'est-à-dire s'impose ou est liée à un objet que l'on respecte et auquel on se subordonne), nous parlerons d'une morale « valorielle ». Il s'agit effectivement de deux niveaux.

Nous ne voulons pas nous attarder à ce point qui devrait faire l'objet d'une discussion plus approfondie. Nous nous contenterons de faire remarquer que d'autres auteurs ont souligné des différences de niveau, à commencer par Piaget (1932) qui parle de morale hétéronome et de morale autonome dans un sens qui n'est pas tellement différent de celui que nous avons utilisé.

Un autre auteur comme Freud (1946) dans *le Moi et les mécanismes de défense* décrit également deux étapes dans l'inté-

riorisation des règles : la première essentiellement provoquée par la peur, ne permet qu'une intériorisation partielle ; lorsque l'enfant est puni pour ne pas avoir respecté une règle, il s'identifie à l'objet menaçant (le père ou la mère qui l'a puni) par peur, et on pourrait facilement concevoir l'instauration d'un surmoi punitif qui ne serait autre chose qu'une intériorisation des règles parentales respectées par peur. Pour parvenir à ce que Freud appelle la deuxième phase d'intériorisation, le rapport de l'enfant avec l'objet motivant la règle doit se modifier totalement. Le père (ou la mère) qui impose la règle n'est plus seulement un « objet » qui fait peur, c'est également une personne qui aime et qui donne à l'enfant un climat d'accueil dans lequel il peut s'épanouir et se développer. Le père ou la mère devient un modèle, un partenaire auquel l'enfant cherche à s'identifier, et ce sera par rapport à cette expérience que la règle prendra un nouveau sens : le père ou la mère, et à travers eux autrui, sont devenus des « valeurs ».

Ces références tant à Piaget (1932) qu'à Freud (1946) nous montrent qu'il existe un processus au cours duquel l'enfant et l'adolescent opèrent un passage d'une manière de vivre la règle morale à une autre manière de la vivre, que d'autre part, la peur constitue la motivation centrale d'une morale relativement élémentaire, axée sur l'autodéfense, et que le passage à un niveau que nous devons bien appeler supérieur exige certaines conditions.

D'autre part, il faut également convenir que ce passage à un niveau supérieur ne supprime en rien les motivations qui pourraient encore être dominées par la peur (ou par la recherche d'un bien-être). Toute attitude à l'égard de ce que l'on a appelé une « valeur induite » peut dès lors être surdéterminée, de sorte qu'il existe bien souvent une ambiguïté fondamentale sur le sens exact qu'une valeur peut avoir pour un individu donné. Nous le comprenons facilement après les commentaires que nous avons faits dans les pages précédentes.

C. LES CONCEPTIONS DE LA PERSONNALITÉ QUI SOUS-TENDENT LE MODE DE RATTACHEMENT AUX VALEURS

Nous devons finalement poser le problème de la cohérence entre la description que nous donnons du comportement de l'homme face aux valeurs et d'autre part une certaine conception de la personnalité.

Si nous reprenons la première perspective que nous avons décrite et dans laquelle s'est engagée Francyne Goyer-Michaud, nous dirons qu'elle repose sur deux présupposés à partir desquels il est possible de développer une théorie de la personnalité.

Le premier de ces présupposés est celui qui a servi de base aux conceptions freudiennes : l'économie psychique est dominée par une recherche constante visant à réduire toute tension qui pourrait naître de la non-satisfaction d'un besoin ou d'une pression de la réalité. Dans ce cadre, la recherche du bien-être est effectivement la source de toute motivation, ce bien-être étant vécu comme réduction de tension ou comme absence de tension et pouvant prendre d'ailleurs des formes diverses. Le fait de considérer l'anxiété ou la peur comme facteur susceptible d'engendrer toutes les valeurs s'inscrit très nettement dans cette perspective d'ensemble.

Un deuxième présupposé nous paraît cette fois lié aux définitions que les sociologues donnent volontiers de la personnalité. Ils considèrent celle-ci comme étant un ensemble de rôles qui ont été intériorisés au cours du processus de socialisation et qui constituent une prise en considération des attentes que le groupe, ou que les différents groupes qui constituent son horizon social, ont à son égard. C'est dans une perspective de ce genre qu'ont été définis par Francyne Goyer-Michaud les termes d'anxiété allocentrique et d'anxiété d'autorité, qui supposent l'un et l'autre une pression sociale directe, ainsi que le terme d'anxiété d'intégrité, qui suppose une pression sociale indirecte.

Cette manière de concevoir la personnalité peut conduire à des vues très subtiles et semble laisser une place à des valeurs motivantes autres que l'anxiété ou la peur de transgresser les règles du groupe.

C'est ainsi que pour reprendre l'exemple de la fidélité, nous pourrions retraduire en termes d'attentes et de rôles l'amour que le sujet a pour son partenaire. Nous dirons dans ce cas qu'un individu amoureux est un individu qui se conforme aux comportements qu'il convient d'avoir lorsque l'on est amoureux — et auxquels s'attend son partenaire. Parmi les comportements prescrits, nous retrouvons la fidélité, de sorte que si le sujet est fidèle, cela veut dire que la personne est aimée selon les normes qui ont cours et que ce fait-là engendre chez les deux partenaires une satisfaction réciproque du fait de vivre un sentiment conforme à ce

à quoi le groupe — et chacun d'eux — s'attend, cette satisfaction réciproque étant ce qui définit l'amour et ce qui constitue l'idéal à atteindre.

Ce comportement du sujet, comme l'attente du partenaire, sont modelés par l'image qu'ils ont, l'un comme l'autre, de ce qu'il faut faire dans ces circonstances.

Ainsi, l'autrui que l'on aime ne sera pas une valeur à partir de laquelle des comportements s'inventent et s'ordonnent. Cet autrui, par la sympathie qu'il provoque ou par l'intérêt sexuel qu'il déclenche suscite l'envie d'avoir à son égard le comportement que le groupe social a prévu lorsqu'on connaît de tels sentiments.

On adopte le comportement qu'il convient un peu à la manière dont on prend l'habit qu'il convient, l'essentiel étant de respecter les normes prévues, non seulement pour soi, mais pour l'autre, car le partenaire connaît également ces normes — il les a intériorisées — et se sentirait blessé et déshonoré si elles n'étaient pas respectées. Tout se passe comme si la forme prenait le pas sur le fond, et comme si l'amour n'était qu'un contrat affectif au cours duquel les partenaires veillent à avoir les sentiments et les attitudes qu'il sied d'avoir selon ce qu'est la culture ambiante. La pression sociale représente dans ce cas un carcan du même genre que celui que connaissent un certain nombre d'animaux dont les amours sont ritualisées (Huxley, 1966). Dans les attitudes que supposent de telles ritualisations, nous découvrons déjà une sorte de respect du partenaire, ou une prise en considération de l'autre, ce qui, dans le développement phylogénique, nous paraît important. Un tel respect, néanmoins, nous paraît incapable de dépasser ce point de non-retour sur soi-même qui nous paraît tellement essentiel dans l'attachement aux valeurs entendu au sens propre.

Nous ne faisons nullement ici une description caricaturale. Dans certaines sociétés — et principalement dans certaines sociétés très conventionnelles — l'amour se résume à un contrat de ce genre qui présente d'ailleurs une forme infiniment plus évoluée que d'autres « contrats » qui pourraient régir les relations au sein du couple ²¹. Il faut dès lors admettre que dans beaucoup d'unions, cette problématique est celle qui domine. Mais il faut également reconnaître que le statut de l'« objet » que l'on aime reste particulièrement ambigu : on pourrait presque dire que l'« autre » est

21. Il suffit d'imaginer un « contrat » implicite qui ferait de la femme la servante de l'homme.

ce qui permet de vivre un sentiment que tout jeune homme ou que toute jeune fille en âge de se marier doit vivre si elle (ou il) veut correspondre à cette image de la jeune fille ou du garçon que le groupe valorise.

C'est, nous semble-t-il, dans ce jeu de miroirs que nous sommes entraînés si nous cherchons à nous référer en permanence à l'existence d'une pression sociale dans l'établissement et dans le respect des normes qui reposerait sur un système de rôles correspondant à des attentes que les sujets auraient intériorisées.

Cette définition « sociologique » de la personnalité peut facilement être associée au premier présupposé que nous avons mentionné selon lequel tout équilibre psychique est dominé par la recherche d'une tension minimale. En effet, cette tension minimale est ordinairement atteinte lorsque le sujet modèle son comportement selon les exigences du groupe, et que d'autre part, il ne pose aucune affirmation qui pourrait aller à l'encontre de ce que veut le groupe. La seule exception pourrait être celle de l'individu qui reste soumis au principe du plaisir (anxiété liée à l'hédonisme) et qui donnerait lieu à un comportement socialement amoral (quoique l'hédonisme pourrait également constituer une norme que le groupe propose).

Dans ce cas, (du moins, dans tout ceux où domine le respect de la règle sociale) tout se passe comme si le lien qui s'établissait entre l'objet et le sujet (dans l'exemple donné, le lien amoureux) devait nécessairement être médiatisé par des normes sociales préalables (ou, ce qui dans ce cas revient au même, par un système d'attentes préalables).

Doit-on admettre qu'il en soit nécessairement ainsi ? En d'autres termes, ne peut-on pas dire qu'un objet (par exemple autrui) puisse apparaître dans une saisie directe comme valeur au sens vrai du terme, c'est-à-dire, puisse faire l'objet d'une expérience au cours de laquelle le sujet le « reconnaît » comme valeur, et comme valeur qui s'imposerait à lui indépendamment de tout intérêt et sans qu'il n'y ait référence à une règle sociale qui imposerait cette reconnaissance. Il semble bien, en effet, que ce que nous avons dit de la notion de valeur (voir Problématique 2) nous oblige à nous poser cette question. Une réponse négative rendrait cette problématique très fragile.

Le problème consiste donc à savoir si les recherches psychologiques nous donnent suffisamment d'éléments pour mettre en

cause les deux présupposés que nous avons mentionnés en commençant ce paragraphe, ou en tout cas, pour nous montrer que ceux-ci ne nous permettent pas de comprendre l'ensemble des comportements humains. Nous devons malheureusement, faute de temps et de place, nous contenter d'indiquer un simple schéma de réponse qui ne sera d'ailleurs que fragmentaire. Ainsi, nous n'insisterons pas sur l'apport considérable que constituent les ouvrages de phénoménologues comme Scheler ou Buytendijk. Mais il va de soi que nous nous trouvons ici devant un débat essentiel qui devrait faire l'objet d'une réflexion systématique.

Un grand nombre de constatations semblent en effet nous indiquer que l'homme, comme d'ailleurs l'animal, ne cherche pas à maintenir la tension le plus bas possible et qu'il ne fuit pas toute excitation qui irait à l'encontre de son bien-être. Il semble au contraire que l'homme comme l'animal soit périodiquement en quête de stimuli et recherche une tension *optimale*²². C'est-à-dire qu'il existe une curiosité, un intérêt pour le monde qui ne seraient en aucune manière identifiables à cette nécessité de trouver les éléments susceptibles de satisfaire les besoins, que ceux-ci soient des besoins élémentaires (faim, soif, besoin sexuel) ou sociaux (besoin de prestige, etc.).

Les auteurs ont insisté sur le comportement exploratoire des animaux qui semble lié au besoin d'inventorier l'espace qui les entoure. Les pédiatres ont fait allusion, à propos de l'enfant, tout particulièrement aux environs de deux à quatre ans, à un véritable besoin de perception. D'autres auteurs ont insisté sur le fait que l'homme supporte difficilement l'absence de stimuli, et qu'il s'agit là de la privation la plus pénible.

Aussi, peut-on dire à partir de cet ensemble de données, qu'il existe chez l'homme une puissante motivation d'objectivité ou de soumission à l'objet (Nuttin, 1959) et que cette motivation l'amène à « risquer » de mettre en cause le bien-être qu'il connaît au nom des « valeurs » qu'il projette autour de lui.

Si nous envisageons plus précisément les relations intraspécifiques, au niveau du monde animal d'abord, nous devrions également mettre l'accent, avec les éthologues, sur les comportements instinctifs et sur l'importance que constitue, dans le cadre des relations sexuelles et parentales, ce système de signalisation que

22. Nous pourrions citer ici de nombreuses recherches. Nous nous contenterons de nous référer au rapport de Nuttin (1959).

constituent les stimuli-signaux auxquels l'animal est sensible et qui donnent aux « objets » leur signification²³. C'est parce qu'il est porteur d'un signal que tel animal est perçu comme compagnon sexuel, comme compagnon-parent, ou enfant, ou comme ennemi qu'il importe de combattre.

Il semble donc y avoir une saisie immédiate du « sens » qui s'impose à l'animal et qui ne se réduit pas à celui que les besoins individuels pourraient créer à la suite d'un apprentissage, mais qui semble se relier d'une manière plus complexe aux besoins de l'espèce.

Tous ces travaux, qui sont parallèles à ceux de De Greeff en psychologie humaine, nous indiquent (Karli, 1970)²⁴ que derrière la notion de comportement instinctif, deux composantes tendent à se dégager : une composante énergétique qui sera particulièrement apparente lorsque l'on envisage les tendances les plus élémentaires. Le modèle de ces tendances est la faim (ou plus largement, les besoins alimentaires). La naissance du besoin est directement liée à un facteur physiologique et met en branle une activité de recherche. Le besoin sexuel peut partiellement être envisagé de cette manière. Le milieu, dans ce cas, constitue le cadre dans lequel l'animal cherche satisfaction. La nourriture sera valorisée dans la mesure où elle satisfait ce besoin, c'est-à-dire dans la mesure où elle sera consommée, détruite, utilisée, et on peut dire qu'à ce niveau, l'objet perd sa valeur lorsqu'il a été consommé. Il est évident que nous nous maintenons ici au niveau fonctionnel, et que dans cette perspective la baisse de tension est l'élément capital que l'animal recherche.

L'autre composante, que certains auteurs ont appelée directionnelle, est liée entre autres au rôle des stimuli-signaux dans le déclenchement du comportement instinctif. Le « sens » que prennent ces stimuli pour l'animal nous indique qu'il existe plus largement une sensibilité au monde, ou une manière de « le connaître » qui s'accompagne tantôt d'un mouvement valorisant, tantôt d'une réaction aversive (de retrait ou d'attaque), et que ce qui détermine dans ce cas le comportement instinctif est cette sensibilité préétablie à certains stimuli. Dès lors, l'aspect énergétique, primordial dans le cas de la faim, nous paraît passer au second plan, en ce sens qu'il

23. Nous nous référons ici aux perspectives de Lorenz, particulièrement bien décrites en 1935.

24. Il est évident que nous n'abordons qu'un point limité en nous référant aux stimuli-signaux.

n'existe pas une rythmicité du même ordre que celle qui caractérise le retour périodique du besoin. Nous avons beaucoup plus affaire à une attitude relativement stable, commandée par une attention aux caractéristiques de l'ambiance perçues comme significatives. Une sensibilité diffuse existe à l'égard de tout ce qui peut annoncer un danger : cette sensibilisation particulière rend la réaction de défense — au moment où elle doit se produire — plus rapide et efficace. Dans le cas où est en jeu le mode de rattachement valorisant qui implique une subordination au partenaire, il importe habituellement de réaliser une activité prolongée, qui suppose un minimum de synchronisation et dès lors de participation affective entre les membres (relations sexuelles, élevage des petits, vie en communauté, etc.). Dans ce cas, tout se passe comme si l'« objet » était pris en considération et apparaissait comme une valeur à laquelle le sujet se subordonne (l'objet n'est pas « consommé » comme c'était le cas dans la perspective précédente).

Sans doute y a-t-il toujours une activité à plus long terme à laquelle les deux partenaires se trouvent soumis et qui est liée à la conservation de l'espèce. Néanmoins, on doit reconnaître que l'objet acquiert une présence qui nous paraît indépendante des besoins individuels et à partir de laquelle le comportement s'ordonne. Nous pourrions citer ici chez l'animal la défense des petits, la défense des partenaires, l'approche sexuelle au cours de laquelle l'animal se soumet à un rituel en vue de favoriser une harmonisation des rythmes, etc. Dans tous ces cas, l'« objet » présente en lui-même un intérêt ou une valeur, et les comportements qu'il détermine ne sont manifestement pas commandés par la recherche d'une baisse de tension ou de bien-être, puisqu'ils peuvent aboutir à mettre l'animal (qui, par exemple, défend de façon instinctive ses petits) en danger.

Si nous passons de l'animal à l'homme, nous constatons évidemment qu'au fur et à mesure où nous montons dans l'échelle des êtres, les « signaux » qui donnent aux objets leur signification deviennent de plus en plus complexes, tandis que les liaisons qui s'établissent avec les expériences antérieures se font plus nombreuses et plus déterminantes. Le déclenchement d'un comportement moteur lié à la perception du signal deviendra également plus problématique ²⁵.

25. Ces idées sont développées tout particulièrement chez De Greeff (1947).

Mais, ce qui différencie plus fondamentalement l'homme de l'animal est qu'il est capable de tenir compte de la durée : il sait qu'un acte qu'il commet aura des conséquences qui s'échelonnent dans le temps. Si nous resituons dans une perspective temporelle ces deux modes de rattachement instinctifs, que De Greeff (1947) a appelé la défense et la sympathie et qui, chez l'animal, sont liés à la présence des stimuli-déclencheurs, nous verrons que chez l'homme, ceux-ci donneront lieu à des élaborations plus complexes et plus durables : si l'homme établit un lien avec un objet qu'il valorise, il cherchera à protéger ce lien contre tout ce qui pourrait le détruire ; il le fera, dans une certaine mesure, contre la société, et De Greeff (1947) dira explicitement que l'homme doit être capable de « jeter sur le monde un regard désaccordé », c'est-à-dire, de manifester un désaccord avec le groupe au nom de la fidélité qu'il témoigne aux valeurs qui sont les siennes et lui paraissent fondamentales.

Nous avons donc suivi tout un cheminement qui nous écarte d'une perspective où l'accent est mis sur le comportement humain comme recherche de bien-être, ce bien-être étant vécu, au niveau éthique, comme accord avec les normes que le groupe propose.

Ces normes donnent lieu aux valeurs induites, alors que les valeurs motivantes sont constituées par la peur de perdre ce bien-être.

Nous nous rapprochons au contraire d'une perspective dans laquelle l'objet lui-même est perçu comme valeur, non pas seulement en fonction de son utilité (valeur utilitaire ou fonctionnelle), mais en lui-même. Il suscite de ce fait une attitude de respect et de subordination, ou d'ouverture. Cette attitude n'est pas une attitude dictée par le groupe ou inventée par lui et que le sujet adopterait par peur d'une sanction. Elle découle directement du lien qui s'est établi avec l'objet que le sujet perçoit comme valeur, cette « expérience » ou cette « rencontre » faisant découvrir des normes de comportements que le groupe peut reprendre à son compte, ou peut favoriser. Dès lors, ainsi que nous l'avons déjà dit, l'importance de la culture sera beaucoup plus de permettre, de rendre possibles des expériences au cours desquelles des liens valorisés — ou générateurs de valeurs — pourront se constituer.

Dans les recherches de psychologie animale comme dans celles de psychologie humaine, un nombre suffisant d'éléments nous permettent d'adopter cette hypothèse. Nous avons décrit d'une ma-

nière très sommaire quelques-uns de ces éléments. C'est à ce niveau qu'une confrontation sérieuse nous paraît nécessaire, et nous n'avons voulu que l'amorcer.

En conclusion, nous dirons qu'entre ces deux perspectives, il n'existe nullement un divorce absolu. La première, que nous avons identifiée d'une manière peut-être un peu abusive, à celle que nous propose Francyne Goyer-Michaud, ne nous paraît pas satisfaisante, parce qu'elle nous semble incomplète : elle ne traduit qu'un premier niveau auquel la conscience éthique (ou morale) pourrait se situer, celui qui reste dominé par la peur et le conformisme. Une problématique des valeurs nous oblige à envisager un deuxième niveau qui nous fait passer de la règle, acceptée parce que contraignante, à l'objet qui la suscite et lui donne son sens authentique.

D. L'IMPORTANCE DE CE DÉBAT DANS LA PROBLÉMATIQUE CRIMINOLOGIQUE

L'adoption de la perspective que nous avons présentée nous oblige à tirer certaines conséquences au moment où nous abordons le problème de la délinquance d'une manière particulière.

Sans doute, la transgression d'une règle constitue-t-elle un critère objectif à partir duquel il est possible de qualifier un individu de « délinquant » et qui justifie une réaction sociale. Mais dans l'étude de la délinquance, ce qui — pour le psychologue — permet de différencier les individus les uns des autres ne se situe pas à ce niveau, mais plus fondamentalement à celui de la manière dont les valeurs sont vécues. Pour poser le problème de la délinquance, dès lors, il nous paraît indispensable de rechercher le sens qu'a cette transgression pour son auteur et indirectement pour le groupe. Cette attitude aura des conséquences à tous les niveaux, que ce soit celui du diagnostic, du traitement, de la prévention. Nous nous contenterons cependant de faire deux remarques qui nous permettront de mieux situer le problème.

Une première remarque nous amène à reconnaître qu'un comportement délinquant apparaît habituellement comme étant la négation d'une valeur dont l'auteur de l'acte est incapable de tenir compte. Ce que nous appelons « valeur » est ici, le plus souvent, un « autrui » que le sujet ne reconnaît pas comme autrui et qui dès lors se trouve nié. Il suffit de penser à l'homicide, au

viol, à un grand nombre de vols, etc. Au-delà de la transgression de la règle, dès lors, la délinquance nous indique ordinairement une incapacité de reconnaître des valeurs à partir desquelles, dans la vie vécue, le comportement aurait dû s'ordonner. C'est ce point qui nous paraît important et nous fait considérer la transgression de la règle comme un événement symptomatique d'un manque.

Le problème central qui se posera donc au criminologue lorsqu'il fait une étude de la personnalité délinquante, sera celui de savoir dans quelle mesure le sujet, au cours des différents événements qu'il a vécus, a pu connaître, à l'un ou l'autre moment, une subordination effective à des valeurs qui, pour lui, ont été signifiantes, c'est-à-dire qui ont joué un rôle dans sa vie (les différents « autrui » côtoyés : les parents, les enfants, les partenaires sexuels et sentimentaux, etc.) et lui ont permis de dépasser dans une certaine mesure la sphère de ses besoins et de ses intérêts propres.

La fiche d'observation de De Greeff (voir *Autour de l'œuvre du Dr De Greeff*, 1956) reposait sur cette idée, et des préoccupations semblables se retrouvent dans les recherches où les auteurs utilisèrent des épreuves psychologiques du genre de celle de Kelly (Fréchette, 1970).

La seule critique que l'on pourrait faire à cette orientation est sans doute de ne pas avoir suffisamment tenu compte de l'impact qu'a dans la vie d'un sujet, son horizon social et le fait que cet horizon détermine d'une manière parfois rigoureuse les expériences qu'il est susceptible de faire. Il se peut très bien qu'étant donné ses possibilités concrètes, le sujet n'ait pas pu prendre à l'égard de ses besoins et de ses intérêts cette distance indispensable pour pouvoir établir avec les objets un lien autre que « fonctionnel ». Nous retrouvons dès lors cette exigence que nous avons déjà mentionnée et qu'il importe d'avoir à l'égard de la société : celle-ci doit donner à ses membres les conditions qui leur permettront de vivre les expériences à travers lesquelles la règle prend un sens. L'incapacité dans laquelle se trouve la société de créer de telles conditions nous paraît être le problème crucial auquel se heurtent tous les efforts qui visent à dominer le flux de la délinquance à l'heure actuelle.

Nous en arrivons ainsi à notre deuxième remarque. Le fait de prendre nos distances à l'égard d'une définition qui ferait simplement de la délinquance une transgression de la règle nous per-

mettra de comprendre qu'à l'inverse, une telle transgression peut fort bien avoir une signification positive dans la mesure où elle traduit un attachement aux valeurs. Ceci constitue un autre aspect de notre problématique, plus difficile à aborder et plus discuté, mais dont il est également essentiel de tenir compte.

L'importance de ce point de vue apparaît nettement dans ces cas extrêmes auxquels les criminologues du XIX^e siècle tels que Ferri et Durkheim faisaient allusion lorsqu'ils parlaient des « délinquants antérogrades ». S'ils ont distingué ceux-ci des délinquants « rétrogrades », c'est parce que les premiers quoique qualifiés « délinquants » agissaient au nom d'une morale plus authentique qu'aurait exigé de leur part le simple respect de la lettre de la loi. Ils étaient en avance sur leur époque, ou du moins, ils opposaient à leurs juges un cadre de référence plus essentiel. Les exemples classiques sont ceux d'Antigone, de Socrate, du Christ, des innovateurs sociaux, etc.

Le rappel de ces exemples paraîtra peut-être anachronique, ou encore, semblera nous engager sur une voie qui ne toucherait uniquement que la délinquance de type politique. En réalité, il n'en est rien. La délinquance que l'on appelle classique peut fort bien comporter des aspects positifs dont malheureusement, le juge est habituellement incapable de tenir compte. Pour le montrer, nous nous référerons à une étude faite sur le vol des enfants et des adolescents (Debuyst et Joos, 1971).

Lorsque l'on étudie l'évolution de l'enfant, il faut rappeler qu'une croissance harmonieuse ne se fait pas sans avances brusques, sans reculs momentanés, qu'un équilibre acquis est toujours en train de se perdre mais qu'il est toujours également en train de se retrouver, et que la manière dont l'enfant vit son avenir et apprécie les possibilités qu'il a de s'affirmer sont directement tributaires de ces fluctuations.

C'est à partir de cette conception de base qu'il importe de donner au vol sa signification. Cet acte ne peut être considéré indépendamment du contexte, et il importe de le resituer dans l'orientation générale d'une personnalité qui se structure et qui cherche à créer avec le milieu un équilibre satisfaisant.

Aussi, dans sa signification vécue, un comportement de vol peut fort bien traduire un effort fait pour maintenir ou même pour intensifier un contact avec la vie, avec le monde ou avec

autrui. Cet aspect dominera bien souvent un premier vol. On considère trop facilement l'*acte de prendre* comme exprimant un désir de s'approprier, de prendre pour soi (avec une connotation égocentrique), alors qu'il s'agira bien souvent d'un intérêt pour l'objet ou d'une volonté d'expérimenter l'objet. En d'autres termes, des actes de ce genre se situent souvent (totalement ou partiellement) dans une ligne constructive et constituent des moments au cours desquels l'enfant ne veut pas qu'une certaine richesse du réel ne se perde sans qu'il n'ait l'occasion de l'appréhender.

Ce fait apparaît également lorsque nous envisageons des comportements de vols dans le cadre des liens inter-personnels : vols faits en groupe, etc. La solidarité que le sujet manifeste à l'égard du groupe avec lequel il lui arrive de voler peut fort bien traduire une subordination effective au groupe, liée aux expériences d'amitié que le sujet a connues, aux valeurs que ce groupe lui a permis de vivre et qui le poussent à prendre en charge, dans les limites du possible et selon les circonstances, les besoins du groupe et sa défense.

Sans doute, nous savons fort bien que dans l'un comme dans l'autre cas, la signification d'un tel acte deviendra rapidement ambivalente. Lorsqu'il se heurte à une réaction négative du milieu, ce comportement, s'il se maintient, exprimera de plus en plus nettement une opposition destructive ou une incapacité de dominer son désir, et dans cette perspective, le groupe deviendra un milieu qui favorisera cette orientation devenue effectivement « délinquante ». Néanmoins, il nous paraît essentiel de reconnaître que dans sa genèse, un tel acte a pu avoir une autre signification et traduire l'attachement que manifestait l'enfant ou l'adolescent à une valeur, le terme valeur étant entendu ici dans le sens d'un objet valorisé, ou d'une expérience valorisée, ce lien avec l'objet ou avec l'expérience étant, dans une certaine mesure, constitutif de l'être et de son devenir. Cet aspect nous paraît appartenir à la dimension « antérograde » dont il importe de tenir compte et qu'il nous paraît essentiel de reconnaître.

Un fait de ce genre n'est pas sans importance, car il amène le groupe social à se poser la question de savoir quelles sont les possibilités qu'il offre, pour que l'aspect positif de ces comportements ne se dégrade pas. C'est là une autre manière de poser le problème de la délinquance qui implique une réflexion sur un grand nombre d'institutions (famille, école, milieu de travail, etc.),

sur l'aspect « répressif » sous lequel les milieux peuvent apparaître et sur leur incapacité d'être encore générateurs de valeurs.

En conclusion, nous dirons donc qu'il existe une double « lecture » des événements qui donnent lieu à l'intervention de la justice. La première « lecture » sera sociale : elle met l'accent sur l'existence d'une transgression de la règle et sur les répercussions objectivement négatives qui pourraient en résulter pour la société et dont effectivement il faut tenir compte. La seconde « lecture » sera éthique, et visera à déterminer le sens qu'a l'acte pour le sujet qui l'a commis et, par référence, pour la société dans la mesure où celle-ci est susceptible de s'ouvrir à ce sens et d'en tenir compte. Dans ce cas, nous retrouvons donc, au-delà de la notion de règle, cette réalité des « valeurs » auxquelles le sujet est attaché et qui sont pour lui déterminantes.

C'est à ce niveau, nous semble-t-il, que le véritable débat se situe, le respect ou le non-respect de la règle devenant en quelque sorte la conséquence du cadre de valeurs qui s'est constitué et qui donne à ces attitudes leur signification véritable.

APPENDICE

*Exemple d'une des situations servant à mesurer
tant les valeurs motivantes que les valeurs et les non-valeurs induites*

Pour le bénéfice du lecteur, la situation est identifiée par la valeur et la non-valeur induite qu'elle met en relief, en l'occurrence la probité. Les initiales inscrites sur les lignes pointillées de gauche correspondent aux différentes valeurs motivantes : H pour hédonisme ; A pour allocentrisme ; O pour autorité ; I pour intégrité. Le sujet doit choisir deux raisons se rapportant à chacune des solutions et doit ensuite indiquer ce qu'il aurait fait à la place du héros de la situation. Les lettres Ad signifient l'adhésion à la valeur sous-tendue par l'énoncé ; l'autre solution représenterait une non-valeur induite.

Situation de probité

Durant les fins de semaine, Benoît travaille comme messager chez un pharmacien. Un samedi après-midi, en faisant sa livraison, il rencontre des camarades qui lui demandent de venir avec eux réparer une de leurs motos. Benoît hésite entre continuer sa livraison ou aller réparer la moto avec ses amis.

Benoît continuera sa livraison parce que :

- (H) Sinon, il pourrait avoir des ennus
- (I) Il a le sens du devoir
- (I) Des clients pourraient en souffrir
- (O) Il craint d'être réprimandé par son patron
- (A) Sinon, ses camarades ne le trouveraient pas consciencieux
- (O) Ses parents le traiteraient de malhonnête
- (H) Il veut gagner le plus de pourboires possible
- (A) Les autres messagers qui devraient faire son travail lui en voudraient

Benoît ira réparer la moto avec ses amis parce que :

- (H) S'il aide à réparer une moto, il pourra l'utiliser
- (O) Après explication, son patron ne lui en voudra pas
- (I) Il sait qu'il pourra réparer la moto en peu de temps et que ça ne dérangera rien à sa livraison
- (I) Il aime toujours rendre service
- (A) Il veut montrer qu'il est capable de réparer une moto
- (A) Ses amis le trouvent niais de travailler
- (O) On lui a toujours enseigné à rendre service
- (H) Il préfère aller avec ses amis plutôt que travailler

D'après vous, que fera Benoît ?

- (Ad) Il continuera sa livraison
- Il ira réparer la moto avec ses amis

BIBLIOGRAPHIE

- ADORNO, T. W., E. FRENKEL-BRUNSWICK, D. J. LEVINSON et S. R. NEVITT (1950) : *The Authoritarian Personality*, New York, Wiley, 1964.
- AICHHORN, A. (1925) : *Wayward Youth*, New York, Meridian Books, 1959.
- ALLPORT, G. W. (1937) : *Personality : a Psychological Interpretation*, New York, Holt.
- ALLPORT, G. W. (1958) : « What Units Shall we Employ ? », in : G. Lindzey (édit.), *Assessment of Human Motives*, New York, Rinehart, p. 239-260.
- ALLPORT, G. W., P. E. VERNON et G. LINDZEY (1960) : *Study of Values*, 3^e éd. rév., Boston, Houghton Mifflin.
- AUSUBEL, D. P. (1954) : *Theory and Problems of Adolescent Development*, New York, Grune & Stratton.
- Autour de l'œuvre du Dr De Greeff*, t. 1 : *l'Homme criminel* (1956), Louvain, Neuwelaerts.
- BANDURA, A. et R. H. WALTERS (1959) : *Adolescent Aggression*, New York, The Ronald Press.
- BARRON, M. L. (1951) : « Juvenile Delinquency and American Values », *American Sociological Review*, **16** : 208-214.
- BARTON, A. (1962) : « Measuring the Values of Individuals », *Research Supplement to Religious Education*, **57** : S-62-S-97.
- BARUK, H. et M. BACHET (1950) : *le Test « Tsedek »*. *Le jugement moral et la délinquance*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BLOS, P. (1962) : *les Adolescents*, Paris, Stock, 1967.
- BULHER, C. (1962) : *Values in Psychotherapy*, New York, The Free Press of Glencoe.
- CARTER, JR., R. E. (1956) : « An Experiment in Value Measurement », *American Sociological Review*, **21** : 156-163.
- CATTON, JR., W. R. (1954) : « Exploring Techniques for Measuring Human Values », *American Sociological Review*, **19** : 49-55.
- CATTON, JR., W. R. (1956) : « A Retest of the Measurability of Certain Human Values », *American Sociological Review*, **21** : 357-359.
- CLOWARD, R. A. et L. E. OHLIN (1960) : *Delinquency and Opportunity*, Glencoe (Ill.), The Free Press.

- COFER, C. N. et M. H. APPLEY (1964) : *Motivation : Theory and Research*, New York, Wiley.
- COHEN, A. K. (1955) : *Delinquent Boys*, Glencoe (Ill.), The Free Press.
- COLEMAN, J. S. (1960) : « The Adolescent Subculture and Academic Achievement », *The American Journal of Sociology*, **65** : 337-347.
- DEBUYST, C. et J. JOOS (1971) : *l'Enfant et l'adolescent voleurs*, Bruxelles, Dessart.
- DE GREEFF, E. (1947) : *les Instincts de défense et de sympathie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- DESLAURIERS, L., M. LEBLANC et D. GAGNE (1969) : « Instruments de mesure et méthodologie », *Moralité adolescente et structure sociale (monographie n° 3)*, Montréal, Département de criminologie, Université de Montréal.
- DODD, S. C. (1951) : « On Classifying Human Values : a Step in the Prediction of Human Valuing », *American Sociological Review*, **16** : 645-653.
- DORN, D. S. (1969) : « A Partial Test of the Delinquency Continuum Typology : Contracultures and Subcultures », *Social Forces*, **47** : 305-314.
- DORR, M. et R. J. HAVIGHURST (1949) : « Methods of Studying Values », in : R.J. Havighurst et H. Taba, *Adolescent Character and Personality*, New York, Wiley, p. 284-291.
- EPPEL, E. M. (1963) : « Moral Beliefs of Young Workers : a Comparative Study », *British Journal of Sociology*, **14** : 212-225.
- EPPEL, E. M. et M. EPPEL (1962) : « Connotations of Morality : the Views of Some Adults on the Standards and Behaviour of Adolescents », *British Journal of Sociology*, **13** : 243-263.
- FALLDING, H. (1965) : « A Proposal for the Empirical Study of Values », *American Sociological Review*, **30** : 223-233.
- FAU, R. (1952) : *les Groupes d'enfants et d'adolescents*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FLUGEL, J. C. (1945) : *Man, Morals and Society*, New York, International Universities Press.
- FRECHETTE, M. (1970) : « Le criminel et l'autre : analyse des relations interpersonnelles de l'homme criminel », *Acta criminologica*, **3** : 11-102.
- FREEMAN, E. (1936) : *Social Psychology*, New York, Holt.
- FREUD, A. (1946) : *le Moi et les mécanismes de défense*, Paris, Presses Universitaires de France, 1949.
- FREUD, A. (1965) : *Normality and Pathology in Childhood*, New York, International Universities Press.
- FREUD, S. (1921) : « Psychologie collective et analyse du moi », in : S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1951.
- FREUD, S. (1930) : *Civilization and its Discontents*, Londres, Hogarth Press, 1949.
- FREUD, S. (1933) : *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1952.
- FRIEDLANDER, Kate (1947) : *la Délinquance juvénile*, Paris, Presses Universitaires de France, 1951.
- FROMM, E. (1955) : *The Sane Society*, New York, Rinehart.

- FROMM, E. (1959) : « Value, Psychology, and Human Existence », in : A. H. Maslow (édit.), *New Knowledge in Human Values*, New York, Harper & Row, p. 151-164.
- GAGNE, D. (1970) : *Caractère social et déviance chez les adolescents de milieux ouvrier et aisé*, thèse de doctorat inédite, Université de Montréal.
- GLUECK, S. et E. GLUECK (1952) : *Délinquants en herbe*, Paris, Emmanuel Vitte, 1956.
- GOLDSTEIN, K. (1959) : « Health as Value », in : A. H. Maslow (édit.), *New Knowledge in Human Values*, New York, Harper & Row, p. 178-188.
- GORDON, R. A., J. F. SHORT, JR., D. S. CARTWRIGHT et F. L. STRODTBECK (1963) : « Values and Gang Delinquency : a Study of Street-Corner Groups », *The American Journal of Sociology*, 69 : 109-128.
- GRACE, G. L. et H. A. GRACE (1952) : « The Relationship between Verbal and Behavioral Measures of Value », *Journal of Educational Research*, 46 : 123-131.
- GREENBERG, J. H. (1951) : « Discussion [sur le texte de M. L. Barron] », *American Sociological Review*, 16 : 214-216.
- HARTLEY, R. E. (1960) : « Relationships between Perceived Values and Acceptance of a New Reference Group », *Journal of Social Psychology*, 51 : 181-190.
- HIJAZI, M. (1966) : *Délinquance juvénile et réalisation de soi*, Paris, Masson.
- HUXLEY, J. S. (édit.) (1966) . *le Comportement rituel chez l'homme et chez l'animal*, Paris, Gallimard, 1971.
- JANIS, I. L., G. F. MAHL, J. KAGAN et R. R. HOLT (1969) : *Personality : Dynamics, Development, and Assessment*, New York, Harcourt, Brace & World.
- KAMMERER, T. (1960) : Discussion sur le rapport général présenté par N. Mailloux au 4^e Congrès international de criminologie, La Haye.
- KARLI, P. (1970) : « Neurophysiologie des motivations », *Revue de psychologie et des sciences de l'éducation*, 5 : 395-426.
- KESSLER, J. W. (1966) : *Psychopathology of Childhood*, New Jersey, Prentice-Hall.
- KESTEMBERG, E. (1962) : « L'identité et l'identification chez les adolescents », *la Psychiatrie de l'enfant*, 5 : 441-522.
- KLUCKHOHN, C. (1951) : « Values and Value-Orientations in the Theory of Action : an Exploration in Definition and Classification », in : T. Parsons et E. A. Shils (édit.), *Toward a General Theory of Action*, New York, Harper Torchbooks, p. 388-434.
- KLUCKHOHN, F. R. et F. L. STRODTBECK (1961) : *Variations in Value Orientations*, Evanston, Row, Peterson.
- KOBRIN, S. (1951) : « The Conflict of Value in Delinquency Area », *American Sociological Review*, 16 : 653-661.
- KOHLBERG, L. (1963) : « The Development of Children's Orientation toward a Moral Order : I. Sequence in the Development of Moral Thought », *Vita humana*, 6 : 11-33.
- KOHLBERG, L. (1964) : « Development of Moral Character and Moral Ideology », in : M. L. Hoffman et L. W. Hoffman (édit.), *Review of Child Development Research*, New York, Russell Sage Foundation, vol. 1, p. 383-431.

- KOHN, M. L. (1959) : « Social Class and Parental Values », *The American Journal of Sociology*, **64** : 337-351.
- KRAUSE, M. S. (1961) : « The Measurement of Transitory Anxiety », *Psychological Review*, **68** : 178-189.
- LANDIS, J. R., S. DINITZ et W. C. RECKLESS (1963) : « Implementing two Theories of Delinquency : Value Orientation and Awareness of Limited Opportunity », *Sociology and Social Research*, **47** : 408-416.
- LAPLANCHE, J. et J.-B. PONTALIS (1967) : *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LEMAY, M. (1961) : *les Groupes de jeunes inadaptés*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LEWIN, K. (1948) : *Resolving Social Conflicts*, New York, Harper.
- LORENZ, K. (1935) : « Le compagnon dans l'environnement propre de l'oiseau », in : K. Lorenz, *Essais sur le comportement animal et humain*, Paris, Seuil, 1970, p. 7-188.
- MAILLOUX, N. (1960) : *la Personnalité du délinquant anormal et la recherche contemporaine*, rapport présenté au 4^e Congrès international de criminologie, La Haye.
- MAILLOUX, N. et C. LAVALLEE (1959) : « Psychosocial Development and Neurotic Syndromes », *The Canadian Journal of Corrections*, **1** : 34-39.
- MAILLOUX, N. et C. LAVALLEE (1960) : « Les attitudes sociales du jeune délinquant et le travail de la rééducation », *la Revue canadienne de criminologie*, **2** : 185-196.
- MAILLOUX, N. et C. LAVALLEE (1962a) : « Les aberrations du développement psychosocial et la personnalité du délinquant », *Contributions à l'étude des sciences de l'homme*, **5** : 138-157.
- MAILLOUX, N. et C. LAVALLEE (1962b) : « The Genesis and Meaning of « Antisocial » Conduct », *Contributions à l'étude des sciences de l'homme*, **5** : 158-167.
- MASLOW, A. H. (1954) : *Motivation and Personality*, New York, Harper & Row.
- MASLOW, A. H. (1959a) : « Psychological Data and Value Theory », in : A. H. Maslow (édit.), *New Knowledge in Human Values*, New York, Harper & Row, p. 119-136.
- MASLOW, A. H. (1959b) : « Cognition of Being in the Peak Experiences », *Journal of Genetic Psychology*, **94** : 43-66.
- MATZA, D. et G. M. SYKES (1957) : « Techniques of Neutralization : a Theory of Delinquency », *American Sociological Review*, **22** : 664-670.
- MATZA, D. et G. M. SYKES (1961) : « Delinquency and Subterranean Values », *American Sociological Review*, **26** : 712-719.
- MCCORD, W. et J. McCORD (1956) : *Psychopathy and Delinquency*, New York, Grune & Stratton.
- MCCORD, W. et J. McCORD (1960) : « A Tentative Theory of the Structure of Conscience », in : D. Willner (édit.), *Decisions, Values and Groups*, New York, Pergamon Press, p. 108-134.
- MCCORD, W. et J. McCORD (1964) : *The Psychopath : an Essay on the Criminal Mind*, New York, D. Van Nostrand.
- McKENNA, J. (1955) : *Moral Judgment and Personal Controls of Delinquents*, thèse de doctorat inédite, Université de Montréal.

- MILLER, W. B. (1958) : « Lower Class Culture as a Generating Milieu of Gang Delinquency », *Journal of Social Issues*, 14 : 5-19.
- MORRIS, C. (1956) : *Varieties of Human Value*, Chicago, The University of Chicago Press.
- MURRAY, H. A. et C. D. MORGAN (1945) : « A Clinical Study of Sentiments, I », *Genetic Psychology Monographs*, 32 : 5-311.
- NETTLER, G. (1957) : « A Measure of Alienation », *American Sociological Review*, 22 : 670-677.
- NUTTIN, J. (1959) : « Origine et développement des motifs », in : *la Motivation*, Symposium de l'Association de psychologie scientifique de langue française, Florence, 1958, Paris, Presses Universitaires de France, p. 95-143.
- NYE, F. I. (1967) : « Values, Family and a Changing Society », *Journal of Marriage and the Family*, 29 : 241-248.
- ODIER, C. (1947) : *les Deux Sources, consciente et inconsciente, de la vie morale*, Neuchâtel, Baconnière.
- PIAGET, J. (1932) : *le Jugement moral chez l'enfant*, Paris, Presses Universitaires de France, 1957.
- PIAGET, J. (1965) : *Etudes sociologiques*, Genève, Librairie Droz.
- PITTS, J. R. (1961) : « The Organization of Motivational Systems », in : T. Parsons, E. Shils, K. D. Naegle et J. R. Pitts (édit.), *Theories of Society*, New York, The Free Press of Glencoe, p. 780-818.
- POSTMAN, L., J. BRUNER et E. MCGINNIES (1948) : « Valeurs personnelles en tant que facteurs sélectifs dans la perception », in : A. Lévy (édit.), *Psychologie sociale*, Paris, Dunod, 1965, p. 125-138.
- REDL, F. (1966) : *When we Deal with Children*, New York, The Free Press.
- REDL, F. et D. WINEMAN (1951) : *l'Enfant agressif*, vol. 1 : *le Moi désorganisé*, Paris, Editions Fleurus, 1964.
- REISS, JR., A. J. (1952) : « Social Correlates of Psychological Types of Delinquency », *American Sociological Review*, 17 : 710-718.
- RETTIG, S. et B. PASAMANICK (1959) : « Changes in Moral Values among College Students : a Factorial Study », *American Sociological Review*, 24 : 856-863.
- RETTIG, S. et B. PASAMANICK (1960) : « Differences in the Structure of Moral Values of Students and Alumni », *American Sociological Review*, 25 : 550-555.
- RETTIG, S. et B. PASAMANICK (1961) : « Moral Value Structure and Social Class », *Sociometry*, 24 : 21-35.
- REYMOND-RIVIER, B. (1965) : *le Développement social de l'enfant et de l'adolescent*, Bruxelles, Dessart.
- RICHARD, H. (1968) : *Comparaison entre le système de valeurs de la délinquante juvénile et celui de sa mère*, thèse de doctorat inédite, Université de Montréal.
- RIESMAN, D. (1950) : *la Foule solitaire*, Paris, Arthaud, 1964.
- SCOTT, W. A. (1959) : « Empirical Assessment of Values and Ideologies », *American Sociological Review*, 24 : 299-310.
- SCOTT, W. A. (1965) : *Values and Organizations*, Chicago, Rand McNally.
- SELLIN, T. (1938) : *Culture Conflict and Crime*, New York, Social Science Research Council.

- SHORT, JR., J. F. et F. L. STRODTBECK (1965) : *Group Process and Gang Delinquency*, Chicago, The University of Chicago Press.
- SPILLER, B. (1965) : « Delinquency and Middle Class Goals », *Journal of Criminal Law, Criminology and Police Science*, 56 : 463-478.
- STEPHENSON, G. M. (1966) : *The Development of Conscience*, Londres, Routledge & Kegan Paul.
- STOUFFER, S. et J. TOBY (1951) : « Role-Conflict and Personality », *The American Journal of Sociology*, 56 : 395-406.
- SUTHERLAND, E. H. et D. R. CRESSEY (1970) : *Criminology*, 8^e éd. rév., New York, Lippincott.
- SZABO, D., F. GOYER et D. GAGNE (1964) : « Valeurs morales et délinquance juvénile : résultats d'une enquête pilote », *l'Année sociologique*, 3^e série : 75-110.
- SZABO, D., M. LEBLANC, L. DESLAURIERS et D. GAGNE (1968) : « Interprétations psycho-culturelles de l'inadaptation juvénile dans la société de masse contemporaine », *Acta criminologica*, 1 : 9-133.
- TABA, H. (1949a) : « Methods of Studying Moral Beliefs », in : R. J. Havighurst et H. Taba, *Adolescent Character and Personality*, New York, Wiley, p. 247-283.
- TABA, H. (1949b) : « Moral Beliefs and the Ability to Apply them in Solving Problems of Conduct », in : R. J. Havighurst et H. Taba, *Adolescent Character and Personality*, New York, Wiley, p. 81-96.
- THOMAS, W. I. et F. ZNANIECKI (1918-1920) : *The Polish Peasant in Europe and America*, New York, Dover, 1958.
- THURSTONE, L. L. (1959) : *The Measurement of Values*, Chicago, The University of Chicago Press.
- TISDALE, J. R. (1961) : *Psychological Value Theory and Research : 1930-1960*, thèse de doctorat inédite, Université de Boston.
- TRENT, R. D. (1958) : « The Expressed Values of Institutionalized Delinquent Boys », *The Journal of Genetic Psychology*, 92 : 133-148.
- VERNON, P. E. et G. W. ALLPORT (1931) : « A Test for Personal Values », *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 26 : 231-248.
- WHITING, J. W. M. et I. L. CHILD (1953) : *Child Training and Personality : a Cross-Cultural Study*, New Haven, Yale University Press.
- WOLFGANG, M. E. (1967) : « The Culture of Youth », in : The President's Commission on Law Enforcement and Administration of Justice, *Task Force Report : Juvenile Delinquency and Youth Crime*, Washington (D.C.), U.S. Government Printing Office, p. 145-154.
- WOLFGANG, M. E. et F. FERRACUTI (1967) : *The Subculture of Violence*, Londres, Social Science Paperbacks.
- WOODRUFF, A. D. (1949) : « The Concept-Value Theory of Human Behavior », *The Journal of General Psychology*, 40 : 141-154.
- WOODRUFF, A. D. et F. J. DiVESTA (1948) : « The Relationship Between Values, Concepts, and Attitudes », *Educational and Psychological Measurement*, 8 : 645-659.
- YINGER, M. J. (1960) : « Contraculture and Subculture », *American Sociological Review*, 25 : 625-636.
-

RÉSUMÉS

TOWARD A NEW CONCEPT OF VALUES : PSYCHOLOGY'S CONTRIBUTION TO VALUE CONCEPTS IN CRIMINOLOGY

The present article introduces a new style of presentation to our review. It was not written by a team, but is the beginning of a dialogue between authors. Part Three by Christian Debuyst is a commentary on the first two sections written by Francyne Goyer-Michaud, which bear on values in psychology and on the elaboration of a new concept of values and its application to juvenile delinquency.

Using the guiding theory developed by Spranger and Allport, in which values are defined as the motivations which predispose behaviour, a new concept of values is established — « motivational » values. There would be intermediary values between the individual and the world of values to which he adheres which induce both his values and his non-values, and which receive their power to do so from one of the well-known motivations — anxiety. It became possible, then, to attach to motivating values a typology based on anxiety. In this way, we infer that there are four types of motivating values resulting from anxiety : hedonistic anxiety where behaviour is guided by both the search for pleasure and escape from unpleasantness ; other-directed anxiety which is the fear of losing the love of one's peers ; authority-oriented anxiety, which is fear of the disapproval of authority figures ; and last, integral anxiety, where one fears a lowering of self-esteem. A study of the characteristics of young delinquents made it possible to establish the hypothesis that, in comparison with their socially integrated peers, they were more susceptible than the latter to the first two types of anxiety, and less susceptible to the other two.

Along with the formulation of this new concept, the various methods used in measuring the values were studied to select the one that seemed the most suitable for the problem in question.

Christian Debuyst bases his critical view of the study of values on four questions that came to mind after reading the text of Francyne Goyer-Michaud. The first concerns the concept of values itself. He believes a differentiation must be made between *functional values* and *true values*, and that the motivational values developed by Francyne Goyer-Michaud apply only to the first. He next reflects on anxiety as a source of values, advancing the theory that fear constitutes the motivation of a rather elementary morality which, though it never completely disappears, must eventually be replaced by a higher morality where others are seen as a value.

After thinking about the concepts of personality which underly the type of adherence to values, he recognizes two presuppositions in the theory of the personality serving as the basis for the idea of values proposed by Francyne Goyer-Michaud : psychic economy leading to a reduction of tension, a completely Freudian concept, and a very sociological definition of the socialization process. What we have learned from the study of animal psychology, however, leads him to believe that everything cannot be explained by the search to reduce tension. We must therefore reach a theory of personality in which the attitude which an individual adopts towards a valued object is not dictated by the group nor by its sanction, but derives directly from the link that is established with the object he perceives to be a value.

Finally, discussing the importance of this in its relation to criminology, he arrives at the three following conclusions : 1) the delinquent act cannot be looked upon as solely the breaking of a rule, but as the realization of a value — in this case the group, which is very demanding and requires submission. 2) Most of the time, delinquents show deficient

attachment to values and that attachment is merely functional. 3) At the treatment level, in order to have delinquents adhere to *true values*, we must give them access to experiences that are significant and motivating.

HACIA UNA NUEVA CONCEPCIÓN DE LOS VALORES : APORTES DE LA PSICOLOGÍA A LA CRIMINOLOGÍA DE LOS VALORES

El presente artículo inaugura un nuevo estilo de presentación en los marcos de esta revista. No se trata de un trabajo común, pero sí de una tentativa de diálogo entre sus autores. Es así que la tercera y última parte que debemos a Christian Debuyst pretende ser una reflexión sobre las dos primeras secciones redactadas por Francyne Goyer-Michaud, que tratan respectivamente de los valores en Psicología y de la elaboración de una nueva concepción de los valores y su aplicación a la delincuencia juvenil.

Tomando como punto de partida la teoría axiológica elaborada por Spranger y Allfort, según la cual los valores son considerados como motivaciones que predisponen al comportamiento, se ha llegado a una nueva noción de valor : la de los valores motivantes. Existen en efecto, valores intermediarios entre el individuo y el universo valorativo al cual pretende, que son susceptibles de inducir tanto sus valores como sus no-valores y que para conseguirlos reciben su poder de una potencia motivacional reconocida : la ansiedad. Llega a ser posible reunir los valores motivantes en una tipología desarrollada a propósito de la ansiedad. Es así como se llega a cuatro tipos de valores motivacionales engendrados por la ansiedad : la ansiedad hedónica donde el comportamiento es guiado tanto por la búsqueda del placer como por la fuga del *displacer* ; la ansiedad alo-céntrica que es la del miedo de perder el amor que viene de los semejantes ; la ansiedad de autoridad que es el temor de la reprobación viniendo de figuras de autoridad y por último, la ansiedad de integridad donde se teme una baja de estima del yo.

El estudio de las características de los jóvenes delincuentes ha permitido asentar como hipótesis que, comparados a sus semejantes socialmente adaptados ellos eran más sensibles que estos últimos a los dos primeros grupos de ansiedad, y menos sensibles a los otros dos.

Paralelamente a la elaboración de este nuevo concepto, las diferentes medidas puestas en marcha para descubrir los valores han sido revisadas, para finalmente detenerse sobre aquella que parecía la más adecuada, tomando en cuenta la problemática en cuestión.

Christian Debuyst centra su perspectiva crítica del estudio de los valores sobre cuatro interrogantes surgidas a partir de la lectura del texto de Francyne Goyer-Michaud. La primera concierne a la noción misma de valor. Él sostiene que es necesario diferenciar los *valores funcionales* de los *valores verdaderos* y que los valores motivantes desarrollados por Francyne Goyer-Michaud no se refieren sino a los primeros. Se detiene más adelante en la ansiedad como fuente de valor, adelantando que el temor constituye la motivación de una moral relativamente elementaria que, si no desaparece completamente, al menos da paso a una moral superior donde « el otro » es aceptado como un valor. Reflexionando seguidamente sobre las concepciones de la personalidad que sustenten el modo de relacionarse a los valores, reconoce los dos supuestos siguientes de la teoría de la personalidad, que sirvió de base a la noción de valor propuesta por Francyne Goyer-Michaud : la economía psíquica que tiende a la reducción de la tensión, concepción netamente freudiana, y una definición muy sociológica del proceso de la socialización. Pero, partiendo de lo que nos enseña el estudio de la psicología de los animales, afirma que la búsqueda de la reducción de la tensión no sería suficiente para explicarlo todo. Es necesario por consiguiente llegar a una teoría de la personalidad donde la actitud que un individuo adopte respecto a un objeto valorizado, no es dictada por el grupo ni por la sanción que provendría de él, sino que procede directamente del lazo que se establece con el objeto que él percibió como

valor. En fin, discutiendo de la importancia de este debate dentro de la problemática criminológica, se llega a las tres conclusiones siguientes : 1) El acto delictivo no puede ser percibido únicamente como la transgresión de una regla, sino como la realización de un valor, en este caso el grupo, que comporta exigencias y subordinación. 2) La mayor parte del tiempo, los delincuentes presentan un apego deficiente a los valores, un apego que no es más que funcional. 3) A nivel de tratamiento, a fin que los delincuentes obtengan los *valores verdaderos*, es necesario hacerlos vivir experiencias que sean por sí mismas significativas y motivantes.

DER WEG ZU EINER NEUEN AUFFASSUNG DER WERTE : DER BEITRAG DER PSYCHOLOGIE ZUR KRIMINOLOGIE DER WERTE

Der vorliegende Artikel eröffnet einen neuen Darbietungsstil in den Anlagen dieser Zeitschrift. Es handelt sich nicht um eine gemeinsame Arbeit, sondern um einen Anfang von Dialog zwischen ihren Verfassern. So ist der dritte und letzte Teil, den wir Christian Debuyst verdanken, eine Betrachtung der von Francine Goyer-Michaud abgefassten zwei ersten Abschnitte die bzw. die Werte in der Psychologie, die Ausarbeitung einer neuen Auffassung der Werte und ihre Anwendung im Bereich der jugendlichen Delinquenz behandeln.

Als Ausgangspunkt die von Spranger und Allport ausgearbeitete axiologische Theorie nehmend, worin die Werte als prädisponierende Beweggründe für das Verhalten gelten, gelangt man zu einem neuen Wertsbegriff : dem der motivierenden Werte. Tatsächlich gäbe es zwischen dem Individuum und dem von ihm beanspruchten Universalwerten Mittelwerte, die fähig sind, sowohl auf seine Werte, als auch auf seine Nicht-Werte einzuwirken und die, um dies zu erreichen, ihre Kraft aus einer anerkannten motivationellen Macht, der Angst, schöpfen. Also wurde es möglich, die motivierenden Werte mit einer von der Angst hergeleiteten und entwickelten Typologie zu verbinden. Auf diese Weise gelangt man zu vier Typen von motivierenden, von der Angst hervorgebrachten Werten : die hedonistische Angst, wo das Verhalten des Individuums sowohl von dem Streben nach Genuss, als auch von der Flucht vor dem Leiden bestimmt wird ; die allo-zentrische Angst, die Furcht, die Liebe des Mitmenschen zu verscherzen ; die Angst vor der Autorität, das Bangen vor der Missbilligung der autoritativen Personen ; und schliesslich die Integritätsangst-der Mensch befürchtet den Verlust seiner Selbstschätzung. Das Studium der Charakteristiken jugendlicher Delinquente gestattet die Hypothese, dass diese, mit ihren gesellschaftlich angepassten Mitmenschen verglichen, empfänglicher als die letzteren auf die zwei ersten Angststypen, und weniger empfänglich auf die anderen zwei reagieren.

Parallel mit der Ausarbeitung dieses neuen Begriffs wurden die verschiedenen, für die Aufdeckung der Werte errichteten Massregeln geprüft, um schliesslich bei derjenigen zu verweilen, die für die behandelte Problematik am entsprechendsten zu sein schienen.

Christian Debuyst richtet seine kritische Perspektive des Wertestudiums auf vier Fragen, die er aus der Lektüre des Textes von Francine Goyer-Michaud ableitet. Die erste betrifft den Wertbegriff selbst. Er besteht darauf, dass man die *funktionellen Werte* von den *eigenlichen Werten* unterscheiden muss und dass die von Francine Goyer-Michaud entwickelten, motivierende Werte bloss mit den ersteren in Verbindung stehen. Christian Debuyst behandelt weiter die Angst als Urquelle der Werte und betrachtet die Furcht als die Motivation einer elementaren Moral, die, wenn sie auch nie gänzlich verschwindet, doch bald einer höheren Moral den Vorrang überlässt, wo der Mitmensch als ein Wert wahrgenommen wird. Dann erwägt der Autor die Auffassungen der Persönlichkeit, die als Grundlage der Art der Verbindung mit den Werten dienen ; er erkennt dabei die zwei, der Persönlichkeitstheorie folgenden Voraussetzungen, die dem von Francine Goyer-Michaud vorgeschlagenen Wertbegriff zu Grunde liegen : die psychische Ökonomie, die nach Spannungsverminderung strebt, eine klar freudsche Auffassung, und eine höchst sozio-

logische Definition des Sozialisierungsprozesses. Jedoch, von den Lehren der Tierpsychologie ausgehend versichert Debuyst, dass man nicht alles durch die Forschung der Spannungsverminderung erklären könnte. Notwendig erscheint die Ausarbeitung einer Persönlichkeitstheorie, wo das Verhalten des Menschen dem aufgewerteten Objekt gegenüber weder von der Gruppe, noch von der Gruppe erteilten Strafmassnahme diktiert wird, sondern sich eher unmittelbar aus dem Band mit dem als Wert wahrgenommenen Objekt ergibt. Schliesslich, die Wichtigkeit dieser Debatte in der kriminologischen Problematik erörternd, gelangt Christian Debuyst zu den folgenden drei Schlüssen : 1) Der delinquente Akt kann nicht bloss als die Übertretung einer Massregel wahrgenommen werden, sondern als die Verwirklichung eines Wertes, in diesem Fall der Gruppe, die Forderung und Unterordnung mit sich bringt ; 2) Meistens zeigen die Delinquenten eine mangelhafte, bloss funktionelle Anhänglichkeit den Werten gegenüber ; 3) Hinsichtlich der Behandlung soll man den Delinquenten, damit sie den *eigentlichen Werten* anhängen lernen, Erfahrungen beibringen, die schon für sich bedeutungsvoll und motivierend wirken.

К ВОПРОСУ О НОВОЙ КОНЦЕПЦИИ ЦЕННОСТЕЙ : ВКЛАД ПСИХОЛОГИИ В КРИМИНОЛОГИЮ ЦЕННОСТЕЙ

Настоящая статья открывает новый стиль понятия в рамках этого обзора. Дело не идет о простой работе, а о том, чтобы завести разговор между его авторами. Вот почему третья и последняя часть, которой мы обязываем Кристиану Дебуист, требует размышления о двух первых частях, отредактированных Франсин-Гуае-Мишо, трактующих о ценностях в психологии, и о выработке новой концепции ценностей и о ее применении к малолетним преступникам.

Принимая за точку отправления аксиологическую теорию, выработанную Спрангером и Альфторн, в которой ценности рассматриваются как побудители, предрасполагающие к поведению (поступкам), приходишь к новому понятию (представлению) о ценностях : к понятию о ценностях-побудителях. В самом деле, видимо, существуют промежуточные ценности между индивидуумом и миром ценностей, на которые он имеет притязания, и которые способны вмещать как его ценности так и его не-ценность, и которые, чтобы их достигнуть, обретают силу с признанной побудительной мощностью : это страх. Итак явилась возможность соединить побудительные ценности с типологией, разработанной по вопросу о страхе. Таким образом, пришли к четырем типам побуждающих ценностей, порожденных страхом : страх гедонистический, когда поведением руководит столько же искание удовольствия, сколько стремление избежать неудовольствия ; страх аллоцентрический — страх потерять любовь ; страх перед авторитетом, т. е. страх перед порицанием авторитетных лиц ; и, наконец, страх неполноценности, когда человек боится потерять уважение к себе. Изучение характерных черт в юных правонарушителях позволило предложить гипотезы, что по сравнению с им подобными, социально приспособленными, молодые правонарушители относятся к двум первым типам с чувством страха и меньше к двум последним типам.

Параллельно с выработкой этого нового понятия были пересмотрены и уточнены различные мероприятия, чтобы обнаружить ценности, чтобы наконец остановиться на той, которая казалась наиболее адекватной, принимая во внимание проблематику, которая является предметом обсуждения.

Кристиан Дебуист сосредоточивает свою перспективную критику изучения ценностей на четырех вопросах, которые встали перед ним по прочтении текста Франсин-Гуае-Мишо. Первый вопрос касается самого понятия ценностей. Он утверждает, что необходимо дифференцировать функциональные ценности от истинных ценностей, и что побуждающие ценности, развитые Франсин-Гуае-Мишо, связаны только с первыми. Затем он задерживается на страхе как источнике ценностей, утверждая, что страх является побудителем (мотивацией) морали относительно элементарной, которая, если она не исчезает окончательно, не уступает тем не менее морали высшей, в которой другой воспринимается как ценность. Размышляя затем о понятиях

личности, которые противолежат способу воссоединения с ценностями, она признает два следующих предположения к теории личности, которая послужила бы основой для понятия о ценностях, предложенному Фрайсиг-Гуае-Мишо: психическая экономика, имеющая в виду снижение напряжения (напряженности), концепция чисто фреудовская, и определение весьма социологического процесса социализации. Но, исходя из того, чему нас учит изучение психологии животных, он утверждает, что невозможно все объяснять исследованием редукции напряжения. Итак, надо прийти к теории личности, в которой образ действия, который принимает индивидуум по отношению к валоризированному объекту, не продиктован ни группой, ни санкцией из нее исходящей, но вытекает прямо из связи, устанавливаемой с объектом, который воспринимает ее как ценность. Наконец, рассуждая о важности этого спора в проблематической криминологии, он приходит к трем следующим заключениям: 1) преступный поступок (акт правонарушения) не может рассматриваться только как нарушение установленного порядка, но как достижение (реализация) ценности, в данном случае группы, которая имеет в своем составе требование и субординацию. 2) Большой частью у правонарушителей обнаруживается недостаточная привязанность к ценностям, привязанность, которая не есть функциональная. 3) Что касается обхождения, то для того, чтобы правонарушители обратились к истинным ценностям, надо дать им возможность пережить совокупность обстоятельств, которые будут иметь в себе значение и побуждение.

FRANCYNE GOYER-MICHAUD

*Ph.D. (psychologie), Université de Montréal.
Professeur adjoint, Ecole de criminologie, Université de Montréal.*

CHRISTIAN DEBUYST

*Docteur en droit, Université de Louvain.
Docteur en criminologie, Université de Louvain.
Licencié en psychologie appliquée, Université de Louvain.
Professeur, Ecole de criminologie, Université catholique de Louvain.*